

# Le patrimoine historique de Delhi : Réappropriation populaire, conflits d'intérêt et enjeux politiques



**Harit Joshi**

Maître de conférences, Inalco, France

## Résumé

En se basant sur des documents datant, pour la plupart, du XIXe et du début du XXe siècle, ainsi que sur les résultats d'un travail de terrain réalisé ponctuellement à Delhi ces dernières années, cet article propose une étude du patrimoine historique datant de la période précoloniale dans la capitale indienne. Il analyse, dans un premier temps, la façon dont les habitants se sont, au fil des ans, réappropriés l'histoire des monuments de la ville. Il s'intéresse ensuite aux conflits d'intérêts auxquels se heurte le patrimoine de cette ville en pleine expansion, où le logement et les transports constituent des défis majeurs. Le troisième chapitre de l'article étudie comment les monuments historiques de la ville sont devenus, à leur insu, des acteurs du débat né de la montée du fondamentalisme au XXe siècle. Il livre enfin une analyse critique des tentatives entreprises ces dernières décennies par le gouvernement et les agences de conservation pour assurer la protection de ce patrimoine.

## Mots clés :

Delhi, Patrimoine, Monuments historiques, Sultanat de Delhi, Capitale moghole.

## Abstract

Based upon 19<sup>th</sup> and early 20<sup>th</sup> century documents, as well as data collected during field work conducted in Delhi over the past few years, this article aims to study the built architectural heritage dating from the pre-colonial period in the Indian capital. It first looks at the ways in which the city's inhabitants have, over the centuries, re-appropriated its historical monuments so that many of them have been assigned identities that are quite different from the purpose they were initially meant to serve. The article then goes on to examine the conflict between heritage conservation and provision of infrastructural facilities such as housing and transportation which has been witnessed in the rapidly expanding city. The third chapter analyses the manner in which Delhi's monuments have inadvertently become involved in the debate over religious identity arising from the growth of fundamentalism in the 20<sup>th</sup> century. It finally presents a critical appraisal of the steps taken by various government and nongovernment agencies in recent times to ensure the protection of the city's heritage.

## Key words:

Delhi, Heritage conservation, Historical Monuments, Delhi Sultanate, Mughal Capital.

*Hazrat-i dihli kanf-i din o dad*

*Jannat-i 'adn ast ki abad bad*

Delhi, ville sainte, refuge de la foi et de la justice,  
Est le jardin du Paradis, que sa prospérité dure toujours

Amir Khusrau, *Qiran us Sadain* (1289)

Delhi, mégapole de plus de 15 millions d'habitants, s'enorgueillit d'avoir toujours été, à l'exception de quelques brèves périodes, le principal centre du pouvoir dans l'Inde du Nord. La légende l'associe à Indrapat, la capitale des frères Pandava dans la grande épopée, le *Mahabharata*. Aux périodes historiquement documentées, la ville fut une base d'une certaine importance pour des clans rajpoutes, avant d'être le principal siège du pouvoir pour les souverains d'une série de dynasties d'origine turque et afghane appelées collectivement le sultanat de Delhi (depuis la fin du XIIe siècle jusqu'au premier quart du XVIe siècle), puis pour les souverains moghols (du XVIe au milieu du XIXe siècle) et enfin pour les Anglais. Depuis l'indépendance de l'Inde en 1947, la ville est la capitale et le plus important centre administratif et politique du pays.

En raison de son importance stratégique et politique, la ville fut pourvue de plusieurs réalisations architecturales tout au long de la période pré-moderne. Certains de ces édifices furent créés pour satisfaire des besoins purement fonctionnels, tandis que d'autres jouèrent un rôle plus symbolique. Ainsi virent le jour des palais impériaux, de grandes forteresses à l'allure imprenable, des murs de fortification s'étendant sur plusieurs kilomètres, de grands réservoirs d'eau, d'imposantes mosquées, des mausolées et des séminaires religieux. Ensemble, ces bâtiments constituaient des espaces résidentiels et administratifs indispensables pour leurs bâtisseurs, leur assuraient la sécurité militaire en période de guerre, facilitaient la propagation de l'instruction islamique parmi les masses et constituaient de puissantes manifestations de leur légitimité politique et de l'autorité impériale.

Au cours de l'histoire mouvementée de la ville, ces monuments historiques ont connu des transformations considérables. Tous ont, d'une façon ou d'une autre, subi les rigueurs du climat de l'Inde du Nord. Ainsi, ceux qui furent construits avec des matériaux périssables disparurent sans laisser la moindre trace de leur existence. Mais l'action des hommes fut, sans aucun doute, plus déterminante que celle des facteurs naturels. Conformément à une pratique courante à l'époque, chaque fois que l'on entreprenait la construction d'une nouvelle capitale, les sites antérieurs situés à proximité étaient systématiquement pillés, afin de récupérer les matériaux utilisés et/ou, plus symboliquement, les priver de toute trace de leur statut antérieur<sup>1</sup>. A titre d'exemple, dès les débuts de la formation du Sultanat (fin XIIe - début XIIIe siècle), des pierres appartenant aux temples hindous et jains avoisinants furent utilisées pour

la construction de la mosquée Qubbat al-Islam et ses structures annexes<sup>2</sup>. Plus tard, les vestiges de Siri, la capitale construite par Ala al-Din Khalaji (r.1296-1316) au XIVe siècle, servirent à la construction de Dinpanah, la nouvelle capitale de l'empereur moghol Humayun au XVIe siècle. Au XVIIe siècle, les ruines très étendues de Firuzabad, la capitale de Firuz Shah Tughluq (r.1351-88) datant du XIVe, se sont avérées très utiles lors des travaux de construction de la nouvelle capitale de Shahjahanabad, aujourd'hui connue sous le nom d'Old Delhi<sup>3</sup>. Cette pratique se poursuit à l'époque coloniale lorsqu'une importante partie de la topographie urbaine de Shahjahanabad fut irrémédiablement transformée, voire abimée, par les Anglais, sous prétexte de considérations sécuritaires et de développement.

En conséquence, quelques unes des anciennes cités de Delhi, décrites en des termes très élogieux - parfois exagérément emphatiques - dans les chroniques contemporaines indo-persanes, ont entièrement disparu. Kilukhri (ou Kilugarhi), la nouvelle capitale fondée au XIIIe siècle au bord de la Yamuna par l'empereur Muizz al-Din Kaiqubad (r.1286-90), n'existe plus, bien qu'un village du même nom existe à son emplacement dans le sud-est de Delhi<sup>4</sup>. Deux autres capitales fondées par les souverains de la faible dynastie des Sayyids, le Khizrabad de Khizr Khan (r.1414-21) et le Mubarakabad de Mubarak Shah (r.1434-45), dont l'emplacement exact reste incertain mais qui longeaient apparemment le bord de la rivière, ont également disparu<sup>5</sup>. De Firuzabad, qui s'étendait de la vieille ville d'aujourd'hui jusqu'au quartier de Hauz Khas, il ne subsiste guère que quelques structures isolées tels les édifices associés à l'usage du souverain et de son entourage et ceux dotés d'une importance religieuse ; les logements des personnes de rang inférieur et les lieux publics ont pratiquement tous disparu<sup>6</sup>. D'autres encore, tel Ghiyaspur, où le célèbre saint soufi Nizam al-Din Awliya (m.1325) établit son hospice, ont été largement transformés par les édifices postérieurs, si bien qu'il est impossible de reconnaître leur aspect d'origine aujourd'hui. Enfin, même si certains monuments qui faisaient partie des villes antérieures ont passé l'épreuve du temps, ils sont séparés les uns des autres par l'urbanisation moderne, à tel point qu'il n'est plus possible aujourd'hui de les visualiser dans leur configuration spatiale d'origine et de les voir comme des entités relevant autrefois d'un plus grand espace urbain.

Pendant, tout n'est pas perdu, car Delhi a la chance de posséder encore un nombre considérable de monuments, témoins de son riche passé. Pendant longtemps, ces sites ont été victimes du fait que ni le public ordinaire ni le gouvernement ne se souciaient de leur protection. Aujourd'hui, alors que la ville est en pleine expansion et subit d'importantes transformations, signe du développement économique que connaît le pays, que la complicité chronique entre la mafia de l'immobilier et les politiciens locaux demeure toujours aussi forte, ses monuments, surtout ceux qui sont relativement peu connus mais occupent un terrain de plus en plus cher, risquent d'être perdus pour toujours. C'est cet héritage, la façon dont il est considéré par les citoyens, les défis auxquels il fait face et les problèmes qu'il risque d'engendrer à l'avenir, que nous

tâcherons d'étudier dans cet article. Dans la première partie de notre étude, nous examinerons ce que représente cet héritage pour les habitants ordinaires de Delhi, et la façon dont ils se l'approprient, compte tenu de l'insuffisance d'informations fiables dont ils disposent à son sujet. Dans la deuxième partie, nous nous efforcerons d'analyser la manière dont cet héritage entre en conflit avec des considérations prioritaires de la vie quotidienne, comme le logement et les transports, dont l'importance est capitale dans une ville en plein développement. La troisième partie analysera comment, à une époque marquée par une polarisation de plus en plus importante des identités religieuses dans le sous-continent et le fossé qui se creuse entre ses deux principales communautés - hindous et musulmans - cet héritage est susceptible de se transformer en champ de bataille entre les forces fondamentalistes. A la fin de notre étude, nous évaluerons les efforts entrepris ces dernières années dans le domaine de la conservation du patrimoine et proposerons quelques mesures nécessaires pour assurer sa protection.

### **I Réappropriation populaire : mémoire publique et invention d'une nouvelle identité**

« Il semble exister, à l'heure actuelle, un manque total de connaissance et même, sans doute, d'intérêt pour notre passé, pour ce qui constitue le patrimoine de l'Inde, pour le processus qui contribua à sa création et la manière dont cet héritage est lié au peuple. A une époque de croissance industrielle où les modes de vie subissent une profonde transformation, les formes culturelles, qui sont des manifestations de ce patrimoine, perdent rapidement leur essence ».

National Mission on Monuments and Antiquities (2007-2012)

La relation que partagent les habitants de Delhi avec leur patrimoine historique achoppe sur un problème fondamental : nombre d'entre eux ne savent pas grand-chose, voire rien, des monuments qui les entourent. Même lorsqu'ils résident ou travaillent à côté d'un lieu historique, passent devant lui plusieurs fois par jour ou l'utilisent comme point de repère, ils ignorent les détails historiques les plus élémentaires à son sujet. Ce désintérêt pour leur patrimoine commence, hélas, très tôt dans la vie, car, l'apprentissage des notions de base le concernant ne fait pas partie du parcours des écoliers<sup>7</sup>. Jusqu'à une date assez récente, les autorités prenaient très peu de mesures pour initier les habitants à la dimension historique de ces monuments. La plupart des habitants de la ville les considèrent donc seulement comme des ruines, qu'ils associent à des endroits où « tuer le temps », des lieux de rendez-vous pour les amoureux à la recherche de tranquillité ou des terrains de jeux.

L'identification de ces vestiges, qui pouvait permettre un rapprochement affectif avec eux, est très difficile, même lorsqu'ils possèdent une inscription. En effet, cette dernière se révèle généralement inaccessible au grand public, car rédigée en arabe ou en persan littéraire. Quant aux documents historiques susceptibles de fournir des renseignements à leur sujet, ils sont presque tous en persan et la plupart du temps non

pas été traduits, ni même édités. Jusqu'à une date récente, les affiches installées sur les sites par l'Archaeological Survey of India (ASI, fondé en 1861) étaient à peine plus utiles. Ils fournissaient des commentaires fades, laconiques et inintéressants au sujet des sites, avec curieusement, plus de détails sur l'aspect architectural du monument que sur son histoire<sup>8</sup>. De leur côté, les employés œuvrant sur ces sites, souvent des jardiniers ou des gardiens, font office de guides, alors qu'ils sont totalement incompetents pour produire des commentaires historiques à leur sujet. Enfin, à ce jour, il existe assez peu d'ouvrages académiques détaillés, fiables sur le sujet et les livres qui font de temps en temps leur apparition dans les rayons des bibliothèques sont souvent des adaptations de travaux antérieurs, dont presque tous tirent leurs informations directement ou indirectement de l'œuvre monumentale de Sir Sayyid Ahmad Khan (1817-98), le *Asar as-Sanadid* (« les traces restantes des héros de jadis »), rédigé il y a plus d'un siècle<sup>9</sup>.

Des renseignements fiables, capables d'aider les habitants de la ville à identifier, comprendre et apprécier ces édifices n'étant pas toujours facilement disponibles, des identités fictives, la plupart du temps complètement irrationnelles et imaginaires, ont été attribuées à grand nombre de ces structures au cours des années. Voici un aperçu de la façon dont quelques unes de ces fausses identités sont attribuées aux monuments.

Certains de ces vestiges se voient octroyer une identité simplement en fonction de leur apparence physique, comme de leur couleur, par exemple. Ainsi, un tombeau datant du XVII<sup>e</sup> siècle, situé non loin du mausolée de Humayun, est appelé Nila Burj (« dôme bleu ») en raison de la couleur des carreaux qui le recouvrent<sup>10</sup>, tandis qu'un autre, se trouvant sur le terrain sportif du Delhi Public School porte le nom de Nili Chatri (« parasol bleu ») pour la même raison<sup>11</sup>. A proximité, un autre tombeau non identifié, demeure appelé Sabz Burj (« tour verte », ou Sabz Posh, « habillé de vert » à l'époque coloniale) bien qu'il ait été, lors de sa restauration, il y a quelques années, arbitrairement recouvert de carreaux bleus<sup>12</sup>. Par ailleurs, plusieurs mosquées dans le vieux Delhi sont connues sous le nom de Sunehri Masjid (« mosquée dorée ») au prétexte que leurs dômes étaient, par le passé, en plaqué or<sup>13</sup>. D'autres monuments doivent leur nom à l'un de leurs traits architecturaux distinctifs. A titre d'exemple, plusieurs anciens ponts de la ville sont tout simplement désignés en fonction du nombre de leurs piles. Ainsi, un pont datant du règne d'Akbar (r.1556-1605), qui se trouve dans les jardins Lodi (autrefois connus comme Lady Wellington Gardens qui fêtent cette année leur 75<sup>ème</sup> anniversaire) est appelé Athpula (sans doute une forme dérivée de Ath Palla ou « huit piles »)<sup>14</sup>, un barrage datant de l'époque des Tughluq a été baptisé Satpula (« sept piles », voir infra)<sup>15</sup> tandis qu'un autre pont construit par l'un des principaux eunuques de la cour de l'empereur Jahangir (r.1605-27) sur Mathura Road qui fut le sujet d'une polémique lors des jeux Commonwealth de 2010 (voir plus tard), se nomme Barahpula (« douze piles »)<sup>16</sup>. En raison du nombre de colonnes qui soutiennent sa partie supérieure, le mausolée de Mirza Aziz Koka (m.1624), demi-frère d'Akbar et l'une des personnalités les plus colorées de l'empire Moghol, situé à proximité du sanctuaire de

Nizam al-Din, est appelé Chausath Khambha (« soixante-quatre colonnes »)<sup>17</sup>. Un édifice de l'époque Lodi, dont personne ne connaît le véritable usage, mais qui servait sans doute de pavillon de plaisir sur le bord du lac avoisinant, le Hauz-i Shamsi (voir section 2), est appelé, avec beaucoup d'imagination, le Jahaz Mahal (« palais navire », nous en reparlerons en section 3)<sup>18</sup>. Non loin du luxueux Saket Mall récemment construit, se trouve une extraordinaire mosquée datant du XIV<sup>e</sup> siècle, censée avoir été bâtie par Khan-i Jahan Junan Shah, le premier ministre de Firuz Shah Tughluq, et dont les murs extérieurs comportent plusieurs fenêtres ajourées, ce qui lui vaut le nom de Khirki Masjid (« mosquée aux fenêtres »)<sup>19</sup>. Le village où elle se situe porte le même nom. Le plan du tombeau d'un autre frère de lait d'Akbar, Adham Khan (m.1562), que le jeune empereur fit exécuter dans une crise de colère, après avoir appris qu'il avait fait assassiner l'un de ses fidèles courtisans, était tel que les visiteurs se perdaient dans ses galeries, ce qui lui valut le nom de Bhulbhulaiya (« labyrinthe ») ou, selon sa forme plus ourdouisée, Muqam-i Gumgashtagi (« le lieu où l'on se perd »)<sup>20</sup>.

D'autres édifices doivent leur identité à un personnage réel ou imaginaire censé les avoir construits, y avoir vécu, y être enterré ou avoir été associé à eux d'une manière ou d'une autre. Ainsi, un puits à niveaux (*bavli*) de l'époque des Tughluqs ou des Lodis, situé à quelques centaines de mètres à peine du quartier central de Connaught Place, est appelé l'Agrasen ki Bavli (« puits d'Agrasen », voir photo 1), en référence au légendaire fondateur de la communauté Agrawala. Un autre puits à niveau, datant du règne de Sikandar Lodi (r.1489-1517) et construit dans le parc archéologique dont nous parlerons plus tard, est connu sous le nom de Rajon ki Bavli (« puits des maçons »), car, selon la croyance populaire, des maçons auraient autrefois vécu dans son environnement proche<sup>21</sup>. Un ancien fortin, aujourd'hui en ruines, proche des citadelles de Tughluqabad et Adilabad (Muhammadabad), est appelé Nai ka Kot (« le fort du barbier »)<sup>22</sup>. Une mosquée datant du XVI<sup>e</sup> siècle, érigée près du mausolée de Humayun, porte le nom d'Afsarwala Masjid (« la mosquée de l'officier »), bien que l'identité de l'officier en question soit totalement inconnue. Parfois, les noms d'origine des édifices ont été déformés ce qui les a conduits à endosser une identité entièrement fictive. Si on accepte l'explication avancée par Sayyid Ahmad Khan, tel est le cas d'un des nombreux pavillons de chasse construits par Firuz Shah Tughluq qui, à un moment donné, fut habité par une personne du nom de Bu Ali Khan Bhatti, lequel fut transformé en Bhuli Bhatiyari et donna à l'édifice son nom actuel de Bhuli Bhatiyari ka Mahal (« le palais de l'aubergiste oubliée »)<sup>23</sup>. Les tombes jumelles Dadi Poti (« grand-mère - petite-fille ») ainsi que le Budhiawala Bridge (« pont de la vieille femme ») peuvent être cités comme d'autres exemples<sup>24</sup>. La liste est sans fin.

D'autres édifices encore doivent leur nom à un événement ou une pratique, vraie ou imaginaire, qui s'y est produite ou qui leur est associée. Ainsi, à proximité de la station de métro de Hauz Khas, dans un quartier résidentiel nommé Padmini Enclave, se trouve une extraordinaire tour, datant probablement de l'époque Khalaji, avec un

escalier interne menant jusqu'au sommet et plusieurs trous circulaires percés sur sa façade extérieure. La légende veut que les voleurs y étaient décapités, puis leurs têtes exposées, afin de décourager quiconque de voler, ce qui valut à cette tour le nom de Chor Minar (« tour des voleurs », voir photo 2)<sup>25</sup>. Une autre légende, tout aussi fascinante, est associée à une impressionnante mosquée construite sous le règne de Sikandar Lodi, au sud du quartier huppé de South Extension. On dit qu'un homme pauvre (selon une autre version, l'empereur lui-même) ramassa un jour une graine de lentille (*moth*) qu'il sema, jurant de remettre l'argent qu'il espérait récupérer de sa récolte à des œuvres charitables. Année après année, la récolte augmenta jusqu'à ce qu'un jour une somme d'argent suffisante fut rassemblée pour construire une mosquée, laquelle porta donc le nom de Moth ki Masjid (« la mosquée des lentilles »)<sup>26</sup>. Enfin, nous pouvons également mentionner la grande porte monumentale sur Mathura Road, juste au sud d'Old Delhi, censée avoir été une des portes de la ville construite par l'empereur afghan Sher Shah Sur (r.1540-45). Selon la tradition, en 1857, deux des fils du dernier moghol Bahadur Shah Zafar (r.1837-56) y furent tués par les Anglais, de façon arbitraire une fois matée la mutinerie. Cette entrée porte, depuis cette date, le nom de Khuni Darwaza (« la porte ensanglantée »)<sup>27</sup>.

Aussi curieux que cela puisse paraître, des doutes sont également apparus au cours des siècles au sujet des derniers lieux de repos de certains célèbres souverains de Delhi. En raison de l'absence d'inscription sur leurs prétendues tombes et du fait que les détails concernant leur mort ou leur enterrement varient parfois d'une chronique à l'autre, il n'est plus possible de les identifier avec certitude<sup>28</sup>. Tel est le cas de la tombe censée être celle de l'impératrice Raziyya (r.1236-40) qui est supposée se trouver dans le quartier de Bulbuli Khana, non loin de Turkman Gate dans le vieux Delhi<sup>29</sup>. Aujourd'hui, il s'agit d'une tombe modeste, en plein air, mais il est possible qu'elle ait été autrefois recouverte d'un pavillon. On peut également citer le tombeau traditionnellement identifié comme celui d'Ala al-Din Khalaji qui, à l'instar de la madrasa fondée par le souverain, se trouve juste à l'ouest du Qutub Minar<sup>30</sup>. Autre exemple, le dernier lieu de repos de Bahlul Lodi (r.1451-89), fondateur de la dynastie afghane des Lodi. Malgré la thèse convaincante avancée par Simon Digby, qui identifie l'édifice aujourd'hui appelé Bara Gumbad (« grand dôme ») dans les jardins Lodi comme étant son mausolée, l'opinion publique, ainsi que des sources officielles, ont depuis très longtemps cru que la très modeste tombe située à proximité de l'hospice du saint sufi Nasir al-Din Chirag-i Dilli (m.1356), dans le sud de la ville, était la sienne<sup>31</sup>.

Ces exemples nous donnent un aperçu du fonctionnement de la mémoire collective, capable de garder vivant le souvenir d'un site pendant plusieurs siècles, même lorsque les sources écrites ne fournissent pas de renseignements à son sujet et que toute trace épigraphique a disparu. Tandis qu'une des principales chroniques indo-persanes contemporaines indique tout simplement que la tombe d'Ala al-Din Khalaji se trouvait devant la Jami Masjid (c'est-à-dire la mosquée Qubbat al-Islam), la mémoire

collective a su conserver le lien entre cette structure et l'empereur au fil des siècles<sup>32</sup>. Cependant, l'imaginaire populaire est également capable d'aller à l'encontre de toute logique apparente et d'attribuer à un site une identité peu probable. Ainsi, tandis que l'évidence empirique et littéraire, présentée de façon convaincante par Digby, indique que l'imposant mausolée situé dans les jardins Lodi pourrait être celui du fondateur de la dynastie du même nom, une croyance populaire, dont l'origine est difficile à dater, persiste à dire que le premier souverain Lodi fut enterré à Chirag Dilli.

Mais c'est sans doute dans le cas de la tombe de Raziyya que la puissance de la mémoire collective et sa pérennité deviennent les plus évidentes. Le voyageur marocain Ibn Battuta, qui séjourna dans la ville presque un siècle après sa mort, nous en livre le récit suivant. Lorsque l'ancienne impératrice, devenue fugitive et cherchant à se dissimuler, fut découverte par un paysan en train de cultiver son terrain, il lui déroba ses riches atours, la tua et l'enterra immédiatement. Sa tombe, nous dit Ibn Battuta, se trouvait « sur le bord du grand fleuve appelé al-Jun (la Yamuna), à une distance d'un *farsakh* de la ville »<sup>33</sup>. Cette version est toutefois contredite par Minhaj-i Siraj Juzjani, un contemporain de la reine, dont le récit constitue donc a priori une source plus fiable<sup>34</sup>. Selon Juzjani, la reine en fuite fut tuée par des Hindous à Kaithal, dans le Haryana moderne, où existe d'ailleurs une tombe censée être la sienne<sup>35</sup>. Ce qui nous intéresse ici ce n'est pas la question de l'authenticité de la tombe de Turkman Gate, mais le fait que depuis l'époque d'Ibn Battuta jusqu'à ce jour, la mémoire collective a non seulement accepté la tombe comme étant celle de l'impératrice défunte, mais lui a même accordé une sorte d'importance religieuse. Comme l'indique Ibn Battuta, la tombe est « encore visitée par les pèlerins afin d'obtenir une bénédiction », une pratique qui se poursuit encore de nos jours. Nous y reviendrons (voir section III).

Le fait que la tombe soit devenue, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, un lieu de culte, est intéressant. Elle est censée être celle d'une femme qui régna pendant une période relativement courte et qui, pendant son bref règne, ne prétendait exercer aucune autorité spirituelle. Elle fait figure de personnage tragique dans les chroniques contemporaines, une personnalité compétente, qui possédait tous les attributs attendus d'un bon souverain, mais qui, en aspirant à un statut jugé trop élevé, inapproprié pour une personne de son sexe, a dû payer le prix fort<sup>36</sup>. La version très romancée de sa vie, y compris son amour pour un esclave raconté dans la littérature, populaire ou académique, ainsi que dans le cinéma, a renforcé cette image<sup>37</sup>. Mais il est peu probable que seule la compassion qu'elle inspira à la population de Delhi soit responsable de la transformation de sa tombe en lieu de prière. Il est davantage possible qu'il s'agisse, pour l'importante population musulmane vivant dans le quartier, qui a souffert pendant la partition du pays et les événements qui lui ont succédé, puis a dû faire face aux mesures draconiennes imposées pendant l'état d'urgence (1975-76), d'une volonté de s'associer symboliquement à ce qu'elle voit comme un modeste symbole de son illustre passé. Nous reviendrons sur cet aspect dans la troisième section de cet article.



Ce ne sont pas seulement les difficultés de l'opinion publique à identifier avec certitude les monuments de Delhi qui sont responsables du manque d'intérêt pour ces derniers. Un autre facteur déterminant vient du fait que l'espace urbain dont ces édifices faisaient autrefois partie intégrante n'existe plus aujourd'hui. Au moment de leur construction, ils étaient assimilés au contexte urbain et culturel avoisinant et servaient de cadre pour des activités bien précises. Aujourd'hui, dans un environnement moderne avec lequel ils n'ont plus de lien, ils paraissent souvent incongrus et sont considérés comme de simples ruines d'un autre temps.

Les restes des nombreux anciens pavillons de chasse de Firuz Shah Tughluq sont une bonne illustration de ce qui précède. Construits à l'origine dans les régions boisées des environs de la ville, souvent situés à proximité de points d'eau saisonniers ou permanents susceptibles d'attirer du gibier, ils permettaient au souverain, passionné de chasse, de pratiquer cette activité à proximité de sa capitale. Au fil du temps, plusieurs de ces anciens pavillons de chasse ont été absorbés dans la ville en pleine expansion et se trouvent aujourd'hui au milieu de petits îlots de verdure, jamais très loin des quartiers résidentiels. Leur fonction d'origine ayant été abandonnée depuis très longtemps, ils sont aujourd'hui connus, à une exception près, sous de nouvelles appellations. Le Malcha Mahal et le Bhuli Bhatiyari ka Mahal dans le *ridge* du sud et le Pir Ghaib et le Kushak-i Shikar (« pavillon de chasse ») dans le *ridge* du nord constituent des exemples de ces pavillons, dont seul le dernier laisse deviner son utilité première<sup>38</sup>.

Un autre édifice qui illustre cette tendance est le Satpula, un barrage construit au début du règne de Muhammad Shah Tughluq (r.1324-51) en 1326<sup>39</sup>. Le barrage permettait de réguler l'eau d'une rivière saisonnière qui parcourait la ville, afin d'obtenir de l'eau potable pour les habitants des environs. Il fut incorporé dans les murs de fortification de Jahanpanah, une agglomération urbaine créée par le souverain en y incluant les sites antérieurs de Delhi<sup>40</sup>. Il est possible que le lieu ait bénéficié d'une certaine importance religieuse car le saint soufi Nasir al-Din Chirag s'y rendait pour faire ses ablutions<sup>41</sup>. Jusqu'au XIXe siècle, une foire y avait lieu trois fois par semaine, d'octobre à la fête de Diwali. Selon Sayyid Ahmad Khan, prendre un bain sur ce site guérissait les enfants malades et les protégeait des mauvais esprits. A l'époque, l'eau était utilisée pour l'irrigation et les autorités anglaises auraient dépensé une somme considérable pour la restauration du barrage<sup>42</sup>. Le réservoir qu'il formait est toujours visible, mais l'eau ne s'y accumule qu'en période de mousson. Aujourd'hui, le site a perdu son importance, aussi bien en tant que réservoir d'eau qu'en tant que lieu de rassemblement religieux ou culturel, et il n'est plus qu'un terrain vague où les enfants jouent au cricket. Pour compliquer davantage les choses, l'ASI y a installé une affiche identifiant le site incorrectement comme Sultan Ghari, la tombe de l'empereur Nasir al-Din Mahmud (m.1230), qui se trouve en réalité à une distance de plusieurs kilomètres sur la route entre Mehrauli et Palam (voir photo 3).

Le manque de certitude concernant la véritable identité et l'utilité de nombreux

monuments est compensé par des traditions inventées. Les habitants de Delhi se sont approprié plusieurs de ces sites historiques en fabriquant des légendes à leur sujet, leur attribuant ainsi une nouvelle identité. Ceci est plus particulièrement vrai pour les édifices qui, en raison de leur forme, caractéristiques physiques ou emplacement, sont entourés d'une sorte de mystère. Un des plus anciens de ces objets énigmatiques dans la capitale est la célèbre colonne en fer de l'époque gupta (IVe - Ve siècle) qui se trouve au centre de la cour de la mosquée Qubbat al-Islam. Depuis des siècles, la présence de cet édifice de six tonnes qui a survécu au passage du temps a suscité un intérêt considérable chez tous ceux qui l'ont vu : conquérants, voyageurs étrangers, touristes étrangers et indiens, habitants de Delhi ainsi que les membres de la communauté académique. Historiens, linguistes et scientifiques ont tous débattu sur des questions aussi diverses que sa provenance, les motifs de son installation au centre de la cour principale de la mosquée, le sens exact des inscriptions en sanscrit qui y sont gravées ainsi que les prouesses des artisans de l'époque des Gupta en matière de métallurgie, qui leur ont permis de procéder à pareille réalisation. Dans la première moitié du XIXe siècle, les habitants des environs racontèrent une légende à un visiteur anglais, selon laquelle lorsque l'envahisseur persan Nadir Shah, pendant son passage à Delhi (1739), ordonna à ses hommes d'arracher la colonne de ses fondations, un violent tremblement de terre se produisit, les empêchant d'obtempérer<sup>43</sup>. La légende la plus connue au sujet de cette colonne est sans doute celle selon laquelle si quelqu'un, adossé à elle, parvient à l'enserrer de ses bras et à joindre les mains, ses vœux seront exaucés. Jusqu'à quelques années en arrière, lorsqu'une barrière fut placée pour empêcher les gens de le faire, presque chaque visiteur du site tentait sa chance. Il est difficile de savoir depuis quand cette tradition existe, mais elle était sûrement connue au XIXe siècle, car une version différente est mentionnée par Sayyid Ahmad Khan dans l'*Asar as-Sanadi*<sup>44</sup>.

Tandis que la légende de la colonne de fer est très connue, une autre, beaucoup plus récente, concerne la (ré)découverte, en avril 2009, d'un tunnel menant jusqu'à la *bavli* de la *dargah* de Nizam al-Din<sup>45</sup>. Cette découverte suscita beaucoup d'excitation sur le site et les autorités de la *dargah* l'identifièrent immédiatement comme le passage secret que le maître soufi empruntait pour accéder à la *bavli* et faire ses ablutions. Elles déclarèrent que, dans le voisinage, tous étaient au courant, depuis toujours, de l'existence de ce passage, mais que personne ne connaissait son emplacement exact. Or, l'histoire de la construction de la *bavli* par Nizam al-Din Awliya et la confrontation qui s'en suivit avec le souverain de l'époque, Ghiyas al-Din Tughluq (r.1320-24), est bien connue<sup>46</sup>. Cependant, la *dargah*, par la définition même du terme, est née *après* la mort du saint et se trouve sur le lieu où il était réputé avoir entretenu des discussions avec ses disciples, connu comme le *chabutara-i yarani*, (« la plateforme des amis »)<sup>47</sup>. De son vivant, son hospice se trouvait de l'autre côté de la Mathura Road d'aujourd'hui, plusieurs centaines de mètres à l'est, où ses vestiges sont toujours visibles et qui, jusqu'au XIXe siècle étaient censés être en « très bon état de conservation » et faisaient partie des murailles nord-est du mausolée de Humayun<sup>48</sup>. La légende selon laquelle

Nizam al-Din Awliya empruntait ce tunnel paraît donc difficilement crédible et résulte d'une confusion entre l'actuel site de la *dargah* et celui de l'hospice du maître soufi.

Il y a encore un monument de la ville, relativement peu connu, et donc peu fréquenté par les touristes et les habitants de Delhi, qui ne fait l'objet d'études académiques poussées que depuis peu de temps et est sans doute l'exemple le plus fascinant de la façon dont la signification d'un objet ou d'un lieu peut évoluer dans l'imaginaire populaire au cours du temps : la colonne d'Ashoka (r. - 268 à - 231) située à Firuzabad, la capitale construite par Firuz Shah Tughluq sur le bord de la Yamuna au XIV<sup>e</sup> siècle (voir photo 4). On peut clairement l'apercevoir aujourd'hui si on prend la Bahadurshah Zafar Marg vers le nord en direction de la vieille ville. Depuis les sept derniers siècles, les souverains de la ville, les conquérants étrangers, les voyageurs européens représentant des compagnies de commerce, les officiers anglais et les habitants ordinaires ont tous partagé une relation extraordinaire avec elle. Pour toutes ces catégories de personnes, la colonne, taillée et gravée par un roi converti au bouddhisme il y a plus de deux millénaires pour diffuser son message à ses sujets, a pris une signification bien particulière.

Les chroniques contemporaines présentent Firuz Shah Tughluq comme un souverain doué d'une profonde sensibilité architecturale qui, non content d'être un grand bâtisseur comme ses prédécesseurs Tughluq, bénéficie également d'une sorte d'inspiration divine qui l'amène à protéger les bâtiments construits par les souverains de jadis, une initiative assez rare. Comme il le signale dans le Futuhat, un texte élogieux : « Par la volonté divine, je fus amené à réparer et reconstruire les édifices et bâtisses construits par les souverains et les nobles d'autrefois, tombés en ruine avec le temps, et à accorder la priorité à la restauration des bâtiments plutôt qu'à la construction de mes propres œuvres »<sup>49</sup>. Cette fascination pour les monuments anciens, qui étaient à ses yeux des symboles de pouvoir d'une époque révolue, le conduisit à se lancer dans un projet unique dans la septième année de son règne (1357).

Alors qu'il rentrait d'une expédition militaire dans la région de Thatta (aujourd'hui dans la province de Sind au Pakistan), Firuz Shah décida de doter sa nouvelle capitale, Firuzabad, de deux grandes colonnes de pierre dont il avait entendu parler. Ces dernières se trouvaient non loin de Delhi, la première dans le village de Topra et la deuxième dans la ville de Meerut<sup>50</sup>. Le chroniqueur Shams-i Siraj 'Aff, qui avait alors douze ans, relata cet événement dans son *Tarikh-i Firozshahi* datant de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. Il décrit la façon dont la colonne de Topra, dont le poids était estimé à 30 tonnes, fut soigneusement descendue de l'endroit où elle se trouvait, placée sur une charrette spécialement conçue à cet effet, et à l'aide de plusieurs milliers de personnes, transportée jusqu'au bord de la Yamuna où le sultan vint la voir. Puis, placée sur plusieurs bateaux, elle fut ingénieusement transportée par voie fluviale jusqu'à Firuzabad. Une sorte de piédestal de trois étages fut spécialement construit juste à côté de la Jami Masjid pour la recevoir. Un passage surélevé reliait cet édifice à l'entrée principale de la

mosquée. La colonne fut soigneusement installée sur cette base, un quart de sa hauteur totale de 32 *gaz* étant encastrée sous le piédestal et les trois autres quarts restant à l'extérieur. Quelques pierres ornementales furent placées à son sommet et l'ensemble fut ensuite couronné d'une coupole dorée (*kalash*, « pot d'eau »). La colonne ainsi érigée à son nouvel emplacement fut nommée la *Minar-i Zarrin* (« le minaret doré »). La colonne de Meerut fut elle aussi transportée jusqu'à Delhi de la même façon. Un peu plus petite que la première, elle fut installée sur une colline dans le *Kushak-i Shikar*, à quelques kilomètres au nord de la ville. Un texte contemporain d'un auteur inconnu, le *Sirat-i Firozshahi*, contient douze miniatures qui donnent une description graphique de ce transfert<sup>52</sup>. Pour l'époque, il s'agissait d'un exploit technique extraordinaire qui témoignait de la compétence des ingénieurs Tughluq. Nous parlerons essentiellement ici de la première de ces colonnes. Nous évoquerons d'abord ce que les récits de l'époque racontent au sujet de la colonne et quelques hypothèses avancées par les historiens pour expliquer le choix de Firuz Shah Tughluq. Nous verrons ensuite la façon dont la colonne a aujourd'hui acquis un sens tout à fait différent pour maints habitants de Delhi<sup>53</sup>.

S'inspirant de légendes populaires locales, 'Afif raconte que chacune des deux colonnes se trouvait à son emplacement respectif depuis l'époque des Pandava, mais n'avait jamais attiré l'attention d'aucun des empereurs de Delhi jusqu'à ce que Firuz Shah Tughluq, plein d'admiration pour ces objets, décide de les emporter dans sa capitale. Le chroniqueur prétend avoir « lu dans les travaux des bons historiens » que les colonnes avaient appartenu au « maudit » Bhim, le plus puissant des frères Pandava qui s'en servait comme cannes. Celui-ci, homme de très grande taille, les utilisait pour regrouper son bétail, constitué de bêtes immenses, à l'image de tous les êtres de ce temps-là. A sa mort, les colonnes furent laissées sur place en son honneur<sup>54</sup>.

Les inscriptions sur la colonne, désormais installée à une place d'honneur dans la nouvelle capitale de Firuz Shah, attisèrent la curiosité de ce dernier. Bien que plusieurs inscriptions mineures y aient été ajoutées entre le début de l'ère chrétienne et le XIXe siècle, les deux principales demeurent un édit d'Ashoka en Prakrit rédigé en écriture brahmi et une épigraphe en sanscrit en écriture devnagari (voir photo 5). Firuz Shah fit venir des lettrés brahmanes à qui il demanda de les déchiffrer. Les savants purent lire la deuxième inscription datant de 1164 qui racontait les conquêtes de Vishaladeva, *Vigraharaja IV* de la dynastie Chauhana et ses victoires sur une armée *mlecch* (« barbare, non-indien », sans doute ghaznévide ou ghuride). Ils n'arrivèrent cependant pas à lire la première inscription, car le script brahmi ne fut déchiffré qu'en 1837 par James Prinsep (1799-1840). A ce propos, l'archéologue anglais Alexander Cunningham (1814-1893), premier directeur de l'ASI, estimait qu'il s'agissait d'une des inscriptions les plus longues et les plus importantes d'Ashoka<sup>55</sup>. Pour plaire au souverain, certains Brahmanes ont toutefois interprété ces graffiti comme une déclaration selon laquelle personne ne pourrait enlever la colonne de son emplacement jusqu'à ce qu'un souverain musulman

nommé Firuz Shah n'arrive pour réaliser cet exploit<sup>56</sup>.

Au fil des siècles, les colonnes d'Ashoka, que s'était approprié le sultan Tughluq, furent remarquées par plusieurs personnes à Delhi. Elles provoquèrent l'étonnement de tous et chacun s'efforça d'expliquer leur présence à sa façon. Ainsi, selon 'Afif, lorsque Tamerlan, après avoir conquis Delhi (en 1398), inspecta les sites de la ville, il déclara n'avoir jamais vu semblables objets dans aucun des pays qu'il avait visités<sup>57</sup>. Plusieurs voyageurs européens qui se rendirent en Inde à l'époque moghole - aux XVIe et XVIIe siècles - affirmèrent avoir vu l'une de ces colonnes, mais on ne sait toujours pas exactement laquelle. Leurs récits montrent que plusieurs légendes semblent avoir existé à leur sujet à l'époque. Monserrate (m.1600), le prêtre jésuite qui vécut à la cour d'Akbar, évoque la colonne de Kushak-i Shikar dans son récit très admiratif des travaux de construction entrepris sous le règne de Firuz Shah<sup>58</sup>. De la même manière, William Finch, un employé de l'East India Company, qui vécut en Inde pendant trois ans (1608-11) environ sous le règne de Jahangir (1605-27), décrit la colonne comme étant monolithique, « passant à travers un édifice de trois étages, d'une hauteur de 24 pieds, avec un globe et un demi-croissant à son sommet ». Il déclare avoir entendu dire que la colonne, immergée, était aussi haute sous la surface de la terre qu'au dessus ! Il raconte qu'un souverain « Potan » (Pathan) avait cherché à l'arracher à sa base, mais qu'une multitude de scorpions étaient alors sortis de terre et l'avaient obligé à renoncer à cette entreprise<sup>59</sup>. Il s'agit d'une légende souvent racontée par les Hindous pour montrer que les actes iconoclastes des Musulmans reçurent une punition divine. Le voyageur anglais Thomas Coryat, connu pour son excentricité, déclare que la colonne était en laiton et, niant le fait que les habitants du pays étaient capables de bâtir semblable objet, affirme qu'elle avait été construite par le roi Alexandre pour commémorer sa victoire sur le souverain indien Porus à Delhi<sup>60</sup> ! Thomas Roe, l'ambassadeur du roi anglais James I à la cour de Jahangir, qui tient sans doute ses informations de Thomas Coryat, évoque, lui, des inscriptions « grecques » sur la colonne<sup>61</sup>.

La colonne continua à fasciner tous ceux qui la virent à l'époque coloniale, où naquirent de nouvelles légendes qui reflétaient les conditions socioreligieuses en ce temps-là<sup>62</sup>. L'évêque Reginald Heber (1783-1826), qui laissa un commentaire détaillé de ses voyages dans le nord de l'Inde, croyait que la Minar-i Zarrin était en métal et le décrivait comme « la canne de Firuz » ! Sa description de la colonne témoigne de la cristallisation des identités communautaires de l'époque et de l'attribution d'une identité religieuse aux objets séculiers. S'inspirant sans doute des récits des hindous de la région et confondant probablement la colonne avec les lingams de Shiva qu'il avait vus lors de ses voyages, l'évêque déclarait que la colonne était auparavant un objet de culte hindou, un emblème de Shiva, qui se trouvait sur un temple bâti au même endroit ! Il relatait une tradition selon laquelle tant que subsisterait la colonne, « les progénitures de Brahma » régneraient sur Indrapat<sup>63</sup> !

Les académiciens d'aujourd'hui ont des opinions différentes au sujet de la colonne<sup>64</sup>.

Selon certains, la transformation d'un objet qui était, au moins dans son contexte original, un objet « infidèle », en symbole religieux - un minaret installé à proximité de la principale mosquée de Firuzabad - constituait un acte inspiré de l'implantation de la colonne de fer de l'époque gupta dans la cour de la mosquée Qubbat al-Islam par Qutub al-Din Aibeg (r.1206-10) ou Iltutmish (r.1210-36) plusieurs années auparavant<sup>65</sup>. Il s'agissait, selon eux, d'un geste religieux et politique, d'une déclaration symbolique, qui représentait le triomphe d'un souverain musulman sur les infidèles du pays. Le même historien voit également dans la colonne un exemple de la « fascination de Firuz Shah Tughluq pour l'Inde préislamique » allant jusqu'à déclarer que la structure pyramidale, construite pour servir de base à la colonne ainsi que la madrasa de Firuz Shah à Hauz Khas, devançaient les réalisations architecturales d'Akbar à Fatehpur Sikri, deux siècles plus tard<sup>66</sup>. Plus récemment, d'autres chercheurs ont avancé l'hypothèse selon laquelle l'appropriation des colonnes par Firuz Shah n'avait pas pour but de les exhiber comme trophées sur les infidèles, mais de souligner leur valeur en tant qu'objets d'émerveillement<sup>67</sup>. Il a été signalé que ce geste pourrait être en effet la continuité d'une ancienne tradition hindoue destinée à commémorer la victoire d'un chef sur un autre. Le fait que Firuz Shah ait ajouté un motif éminemment hindou, le *kalash*, sur le minaret est comparé à la pratique consistant à ajouter de semblables objets aux *shikhar* des temples hindous<sup>68</sup>. Quel que soit le vrai motif ayant poussé Firuz Shah à accomplir ce geste, tous les chercheurs s'entendent à reconnaître qu'il y avait derrière son entreprise une volonté de s'approprier un objet considéré comme un symbole valorisant du passé du pays.

Aujourd'hui, la colonne revêt une toute autre signification pour les visiteurs ordinaires qui se rendent dans les ruines de Firuzabad. Malgré les affiches explicatives installées par l'ASI, la plupart de ces visiteurs ignorent très probablement les circonstances exactes de son érection. Il est très peu probable qu'ils se donnent la peine d'en connaître le récit historique et font sans doute davantage confiance à la légende, qu'ils ont souvent entendue de sources moins officielles - membres de leur entourage, amis et habitants de la région - selon laquelle la *lat* (« colonne ») comme on l'appelle de nos jours est un lieu où vivent des djinns<sup>69</sup>. Une version de la légende prétend que plus de cent mille d'entre eux y résideraient. Selon Anand Vivek Taneja, qui a mené un travail de terrain sur ce site, l'intervention des djinns dans la légende a commencé assez récemment - dans les années 1970<sup>70</sup>. Pendant l'état d'urgence imposé par le gouvernement du parti du Congrès alors au pouvoir, de nombreuses habitations non-autorisées furent démolies dans le quartier avoisinant de Turkman Gate et un certain fakir nommé Laddu Shah vint s'installer parmi les ruines. Depuis ce jour, surtout les jeudi après-midi, des personnes - aussi bien musulmanes qu'hindoues - se rendent à cet endroit avec des messages portant leurs noms et adresses, adressés au chef des djinns, connu sous le nom de Lat Wale Baba, censé vivre dans la colonne, à qui ils demandent d'intercéder auprès de Dieu pour trouver une solution à leurs problèmes. On lui fait toutes sortes de demandes : régler des disputes liées à la propriété, retrouver des personnes disparues,

guérir des maladies incurables, débarrasser un membre de la famille de son alcoolisme chronique, recouvrer des dettes non-remboursées et régler des affaires de cœur. Taneja estime qu'il s'agit d'une sorte de version moderne de la tradition médiévale consistant à soumettre des pétitions (*shikva*) aux souverains, sauf que les pétitions sont adressées non pas à un représentant de l'autorité temporelle mais aux djinns. Il est difficile de dire à quel point la pratique actuelle s'inspire de cette tradition pré-moderne. Ces demandes s'accompagnent de rituels semblables à ceux que l'on constate dans les temples ou sur les tombes. Alors que certains visiteurs collent des pièces de monnaie aux murs de l'édifice qui soutient la colonne, d'autres allument des lampes et des bâtons d'encens à sa base (voir photo 6).

Il semble que, depuis son implantation sur son emplacement actuel, la colonne n'ait jamais eu d'identité unique et définitive pour les habitants de la ville. Comme pour d'autres édifices ailleurs dans le pays<sup>71</sup>, le sens dont elle est porteuse évolue au cours du temps, en fonction des circonstances, de la mentalité, des attentes et des affiliations religieuses ou politiques de ceux qui la contemplent. Le fait que le public qui se rend sur le site le jeudi soir comprenne des hommes et des femmes de toutes les confessions montre qu'à l'époque actuelle, l'édifice est dépourvu d'identité religieuse. Ainsi, lorsqu'on lui demanda pourquoi un djinn islamique avait choisi de s'installer dans une colonne bouddhiste, le *maulvi* (savant, celui qui connaît la loi islamique) présent sur le site se contenta de répondre qu'un djinn avait la liberté de s'installer où il en avait envie...<sup>72</sup>.

Au risque de paraître trop schématique, on peut supposer que l'attitude de ces personnes vis-à-vis de la colonne ressemble à celle de beaucoup d'habitants de Delhi à l'égard de l'ensemble des monuments historiques de la ville.

## II Conflits d'intérêt :

### lorsqu'une « nécropole des dynasties » aspire au statut de « ville mondiale »

« ...la ville de Delhi, bâtie il y a des siècles, qui fut l'enjeu de multiples combats meurtriers, objet de désirs et de convoitises, détruite et reconstruite cinq fois, six fois et même sept fois, qui fut pleurée et célébrée, qui fut violée et reconquise, et qui néanmoins demeure intacte et vivante, la ville de Delhi repose indifférente dans les bras du sommeil. Elle a été la cité des rois et des monarques, des poètes et des conteurs, des courtisans et des nobles ; mais nul roi n'y vit à présent, et les poètes cherchent en vain des mécènes. Ses habitants, quoique toujours en vie, ont perdu sous un joug étranger leur fierté et la notion de leur grandeur. Pourtant la ville est là dans son intégrité, elle conserve de nombreux forts, tombes-mausolées et autres monuments qui témoignent de ce qu'était l'ancienne Delhi, et qui s'obstinent à vivre avec une ténacité et une audace proprement incroyables ».

Ahmed Ali, *Crépuscule à Delhi* (1940), traduit par Alain Delahaye et Jean-Baptiste de Seynes

Lorsque les Britanniques prirent la décision de faire de Delhi la nouvelle capitale de l'Inde, s'est posée la question de l'avenir des monuments historiques de la ville, de la place qu'ils occuperaient dans une ville destinée à connaître de profonds changements dans les années à venir. Le *maulvi* Zafar Hasan fut alors chargé de préparer sa fameuse *List of Muhammedan and Hindu Monuments*, dans laquelle il divisa les plus de 1300 monuments de la ville en trois catégories, selon leur importance historique, leur état de conservation et leur emplacement. Dans la première partie de la liste figuraient des monuments dont le maintien en bon état était jugé indispensable en raison de leur importance historique et de leur valeur archéologique. Dans le deuxième groupe figuraient ceux dont la restauration était recommandée, afin d'éviter qu'ils ne se dégradent davantage. Dans la troisième catégorie, il regroupa les sites en très mauvais état ou sans grande importance historique, dont la conservation n'était pas jugée indispensable. Même si les recommandations de la liste ne furent pas forcément appliquées, cette dernière reste un document indispensable pour tous ceux qui souhaitent se familiariser avec la topographie historique de Delhi au début du siècle<sup>73</sup>.

Dans les années suivantes, la ville a connu un développement effréné. Le besoin de créer davantage d'espaces résidentiels et commerciaux pour une population de plus en plus nombreuse a provoqué des transformations importantes. A ceci s'est ajoutée la double nécessité de mettre en place un système de circulation capable de gérer un trafic de véhicules en perpétuelle expansion et celle de créer des infrastructures indispensables à toute agglomération urbaine moderne, telle la mise en place d'un réseau d'égouts ou encore les prétendues mesures d'embellissement urbain. Toutes ces mesures ont eu, à un moment ou à un autre, des conséquences néfastes sur les monuments historiques. Selon les estimations de A. Welch, jusqu'à 40% des monuments de l'époque du sultanat dans le sud de Delhi ont été démolis depuis le début des années 1960<sup>74</sup>. Outre les monuments qui ont été intégralement détruits et donc perdus à jamais, d'autres sont endommagés ou partiellement démolis. Certains vestiges servent ainsi de base à des constructions sauvages ou sont utilisés pour stocker des déchets ou voient leurs matériaux pillés pour être employés à d'autres fins (voir photo 7)<sup>75</sup>.

Efforçons-nous d'examiner de plus près le conflit qui oppose de longue date les monuments historiques de la ville à la pénurie perpétuelle d'espace résidentiel que rencontrent ses habitants. Les ouvrages datant du XIXe siècle évoquent la pratique du squat des lieux historiques et ses conséquences. Ainsi, selon l'*Asar as-Sanadid*, les paysans d'Indrapat avaient construit des maisons *kacca* (en terre et maçonnerie) à l'intérieur même du Purana Qila (« vieux fort »)<sup>76</sup>. Plus tard, ce lieu, comme le mausolée de Humayun, fut également utilisé pour héberger les réfugiés venus du Pakistan, qui se rassemblèrent dans Delhi après la partition en attendant que des logements permanents leur soient attribués. La *Moth ki Masjid*, elle, était occupée par les paysans du village avoisinant de Mubarakpur, lorsque Carr Stephens rédigea son ouvrage. Il les accusa d'avoir abimé ses façades intérieures en y préparant la cuisine et d'avoir séparé la



mosquée en plusieurs compartiments en érigeant des murs d'argile. A la même époque, la tombe de Khan-i Khanan (m.1627) était occupée par des villageois qui s'en servaient pour stocker les récoltes de leurs champs voisins. Des paysans vivaient également à l'intérieur de la Khirki Masjid. Ils s'y étaient réfugiés pendant les troubles politiques qui marquèrent le règne de Muhammad Shah (r.1719-48). Ces individus, dont la plupart étaient hindous, sont restés dans la mosquée avec leur bétail pendant plus d'un siècle avant d'être évacués par les autorités peu de temps avant la rédaction de l'ouvrage de Carr Stephens<sup>77</sup>. Il est évident que cette occupation des sites historiques a eu des conséquences pernicieuses, comme le signalait aussi, dans sa description du tombeau d'Isa Khan, un des nobles de Sher Shah Sur, Sayyid Ahmad Khan qui regrettait que les « rustres des villages (*ganvar*)» y vivent et fassent des dégâts<sup>78</sup>.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, aujourd'hui encore, malgré toutes les mesures prises par les autorités, plusieurs monuments historiques, surtout les moins connus, aussi bien dans la ville que dans les régions périphériques, demeurent occupés illégalement, même si officiellement, ils se trouvent sous la protection d'une agence gouvernementale. A titre d'exemple, lors de la recherche de terrain très fouillée qu'ils ont menée à Tughluqabad sur une période de plusieurs années (1986,1990,1992), Nathalie et Mehrdad Shokoohy ont constaté le pillage et l'occupation systématique du site par les habitants du village moderne, à tel point qu'à l'exception des fortifications et des bâtiments protégés par l'ASI, une importante partie des anciens édifices a tout simplement disparu (voir photo 8)<sup>79</sup>. Les personnes ayant occupé ces lieux de manière illégale appartiennent à toutes sortes de classes sociales : aussi bien des émigrés des Etats voisins en quête de travail que les habitants des villages urbains de Delhi et de ses environs. L'identité des squatteurs qui occupent les vestiges historiques de la ville peut réserver des surprises. Ainsi, le Malcha Mahal, l'un des nombreux anciens pavillons de chasse de Firuz Shah Tughluq, aujourd'hui décrépît, situé dans le *ridge*, dans le sud de Delhi, est depuis plusieurs années squatté par une famille qui prétend descendre de la famille royale d'Awadh<sup>80</sup> ! L'ampleur de ce phénomène est inquiétante et ne semble pas près de diminuer. En réponse à une enquête faite dans le cadre d'un RTI (Right To Information), l'ASI a avoué que sur la seule année 2010, plus de 300 structures protégées de la capitale avaient été soit endommagées soit squattées. Environ 90% de ces incidents se sont produits à South Delhi<sup>81</sup>.

Il existe également des sites, aujourd'hui débarrassés de leurs squatteurs mais dont les environs immédiats sont occupés par des structures résidentielles et commerciales qui connaissent, depuis ces dernières décennies, un véritable essor. La plupart de ces structures étaient, à l'origine, des logements illégaux bâtis sur un terrain occupé par des familles modestes mais au fur et à mesure que celles-ci ont prospéré, elles ont procédé à un agrandissement vertical de leurs demeures, si bien que certaines d'entre elles comportent aujourd'hui plusieurs étages. Grand nombre de ces monuments se trouvent dans les villages urbains de South Delhi - dispensés, jusqu'à une date récente,

des règlements concernant la construction en vigueur dans le reste de la ville<sup>82</sup> - et occupent un terrain dont la valeur a grimpé prodigieusement ces dernières années<sup>83</sup>. Un exemple est celui de l'édifice aujourd'hui appelé la Begumpuri Masjid, près du Hazar Sutun (« mille colonnes ») de Muhammad Tughluq<sup>84</sup>. Alors que plusieurs parties de la mosquée sont délabrées - une section du plafond ouest est tombée et le chemin principal conduisant jusqu'au monument est rempli de nids de poules - les bâtiments résidentiels qui l'entourent, à peine quelques mètres plus loin, s'agrandissent (voir photo 9). Des bidonvilles, ainsi qu'un immeuble d'appartements modernes de plusieurs étages, ont été construits juste à côté de Hazar Sutun, à proximité de la mosquée. En conséquence, cet édifice, autrefois assez haut et décrit, au début du XXe siècle, comme un endroit d'où il était possible d'avoir « une vue splendide »<sup>85</sup>, n'est visible aujourd'hui que lorsqu'on y est presque arrivé. En raison de la présence de toutes ces constructions, il est difficile, de nos jours, d'apprécier la proximité hautement symbolique entre la demeure du sultan, siège du pouvoir temporel, et la mosquée, symbole du pouvoir spirituel, critère déterminant lors de sa construction.

L'influence conjuguée de plusieurs facteurs - l'insatiable demande de terrains, le refus des autorités locales d'empêcher l'occupation illégale des lieux, l'incapacité des infrastructures existantes à se débarrasser, de façon systématique, des déchets des quartiers résidentiels, et le fait que certains monuments historiques se trouvent dans des quartiers jugés inintéressants, car non susceptibles d'être habités, voire visités, par « des gens qui comptent » - s'est avérée désastreuse pour certains sites. Un exemple classique est le destin tragique d'un réservoir, autrefois lieu sacré, mais aujourd'hui quasiment oublié, situé à Mehrauli dans le sud de la ville, pas très loin du Qutub Minar. Nous étudierons son cas en détail.

Le Hauz-i Shamsi (« réservoir de Shams »), aujourd'hui appelé de façon plus banale, le Shamsi Talav, était l'un des principaux plans d'eau de Delhi à l'époque pré-moderne<sup>86</sup>. Il fut construit par l'empereur Shams al-Din Iltutmish (1210-36) en 1229 pour pallier la pénurie d'eau potable à laquelle devaient faire face les habitants de Delhi. Il s'agissait d'un problème aigu, qui allait persister dans les années suivantes, menant à la construction d'autres réservoirs ainsi qu'au rapprochement des futures agglomérations de la Yamuna. Une légende liée à sa construction répond sans doute à une volonté de lui attribuer un caractère sacré<sup>87</sup>. Ali, le neveu du Prophète Muhammad, serait apparu dans un rêve à Iltutmish ainsi qu'au maître soufi Qutub al-Din Bakhtiyar Kaki (m.1235). Intrigué, l'empereur se serait adressé à Qutub al-Din pour lui demander d'expliquer la signification du rêve. Le saint lui aurait alors conseillé de construire un réservoir à l'endroit exact où Ali lui était apparu. Le réservoir ainsi construit était imposant : il recouvrait une superficie de 100 acres et ses côtés, aujourd'hui disparus, étaient bâtis en grès rouge. Dans les années suivantes, d'autres souverains apportèrent leur contribution à sa préservation. En 1311, Ala al-Din Khalaji (r.1296-1316) fit enlever la terre qui s'était accumulée à l'intérieur du réservoir, le fit nettoyer et réparer, avant

d'ordonner l'édification d'un pavillon en son milieu<sup>88</sup>. Selon une autre légende, celui-ci était censé commémorer une visite du Prophète à cet endroit et l'empreinte du sabot de son cheval était supposée être visible en son centre<sup>89</sup>. Quelques années plus tard, le réservoir fut de nouveau nettoyé par le souverain de l'époque, Muhammad Tughluq. Son successeur, Firuz Shah Tughluq, déclara, lui, avoir débloqué les cours d'eau qui l'alimentaient permettant ainsi à l'eau de continuer à couler abondamment dans le réservoir, qui devint, selon lui, « une rivière d'eau douce (*darya-i shirin gasht*) »<sup>90</sup>.

La description la plus détaillée du Hauz-i Shamsi est fournie par Ibn Battuta, qui donne également une indication des changements que le lieu a connus depuis. Selon le voyageur marocain, il s'agissait d'un grand réservoir situé à proximité du *musalla* (espace ouvert utilisé pour la prière) et dans lequel s'accumulait l'eau de pluie. Il fournissait de l'eau potable aux habitants de la ville. Selon lui, le réservoir faisait plus de trois kilomètres de longueur et un kilomètre et demi de largeur, ce qui est bien sûr exagéré, mais nous montre à quel point il a perdu de sa superficie. La partie ouest, construite en pierre, était formée d'une série de terrasses, posées les unes sur les autres et pourvues de marches menant jusqu'à l'eau. S'agissant d'un lieu assez populaire à Delhi, il y avait, à côté de chaque terrasse, un pavillon en pierre avec des sièges destinés aux visiteurs. Ibn Battuta évoque également un grand pavillon de deux étages au centre du réservoir, construit avec des pierres taillées, alors que l'édifice, dans sa forme actuelle, ne comporte qu'un seul étage. Lorsque le réservoir était plein d'eau, il n'était possible d'y accéder qu'en bateau, mais lorsque le niveau d'eau était bas, les visiteurs pouvaient y entrer à pied. Dans le réservoir se trouvait également une mosquée, autre indication de son caractère sacré, aujourd'hui disparue, qui abritait la plupart du temps des pauvres. Le réservoir satisfaisait également d'autres besoins de base des habitants et lorsqu'il y avait peu d'eau à l'intérieur, on y cultivait divers fruits et légumes<sup>91</sup>.

L'existence d'une importante agglomération urbaine non loin du Hauz-i Shamsi, la légende associée à sa construction, sa proximité à l'hospice de Qutub al-Din Bakhtiyar Kaki et de la mosquée Qubbat al-Islam, son association avec des maîtres spirituels de l'époque et l'intérêt que portèrent les empereurs successifs à sa restauration, contribuèrent considérablement à renforcer sa réputation. Déjà à l'époque de Iltutmish, une région proche du Hauz était réputée être le refuge des djinns<sup>92</sup>. Une anecdote, sans doute apocryphe, raconte que lorsque Iltutmish était en train de construire le réservoir, un pèlerin arriva de la Mecque avec une bouteille d'eau provenant du puits sacré Zamzam, une pratique courante à l'époque. Il présenta la bouteille à l'empereur et l'invita à boire son contenu. Iltutmish préféra vider une partie de la bouteille dans le réservoir et le reste sur la fondation de la mosquée Qubbat al-Islam qu'il était en train d'agrandir à ce moment-là<sup>93</sup>. Outre la mise en valeur de la piété du sultan et sa volonté de partager la bénédiction apportée par l'eau sacrée avec ses sujets, cette anecdote établit un lien entre le Hauz-i Shamsi et le Zamzam. Même la terre qui se

trouvait dedans était vénérée. Ainsi, lorsque la nouvelle de la mort de Qutub al-Din Bakhtiyar Kaki arriva à Pakpattan (autrefois Ajodhan), son ancien disciple et successeur spirituel Farid al-Din Ganj-i Shakar (m.1265), venu à Delhi lui rendre hommage, aurait couvert la tombe du saint décédé avec l'argile qu'il avait lui-même apportée du Hauz<sup>94</sup>. La croyance populaire de l'époque voulait que la construction du réservoir fût un acte d'une telle piété qu'il aurait porté ses fruits pour Ilutmish même dans l'autre monde. Nizam al-Din Awliya raconte, dans l'une de ses conversations, que certaines personnes virent l'empereur en rêve après sa mort et lui demandèrent quel traitement Dieu lui avait accordé. Il répondit que Dieu avait été très bienveillant à son égard en raison du réservoir qu'il avait construit<sup>95</sup>.

L'aura entourant le réservoir était telle que plusieurs mosquées et des tombes de personnages religieux firent leur apparition tout autour dans les années suivantes. Le réservoir était, pour citer les propos éloquentes, bien qu'un peu imaginatifs, de Carr Stephen « ...entouré des tombes des saints et des guerriers musulmans, des poètes et d'autres notables les ayant suivis en Inde. Une promenade autour du réservoir mène le visiteur sur un terrain historique : les derniers lieux de repos des hommes ayant consacré leur vie à une idéologie religieuse face à la quelle les Hindous, timides mais chevaleresques, ont rarement su résister »<sup>96</sup>. « Saints et guerriers, poètes et prêcheurs » sont censés y avoir leurs jardins. Non loin du bord du réservoir se trouve la Alia Masjid, réputée avoir été visitée par Muin al-Din Chishti (m.1236), le premier grand maître de l'ordre de la Chishtiya en Inde et son successeur spirituel, Qutub al-Din Bakhtiyar Kaki. Sur la rive ouest se dresse la tombe de Sayyid Abd al-Haqq Dihlawi (m.1642), l'auteur du *Akhbar al-Akhyar* (« légendes des grands »), le célèbre dictionnaire hagiographique des saints soufis. L'endroit semble avoir été assez fréquenté par la population de la ville au XIXe siècle et, selon Sayyid Ahmad Khan, il s'agissait alors d'un lieu d'agrément idéal<sup>97</sup>.

Le réservoir conserva sa réputation de lieu sacré, y compris dans les années de déclin du pouvoir moghol. Plusieurs autres édifices furent érigés dans ses environs, une œuvre sans doute jugée méritoire. Sayyid Ahmad Khan fait référence à un grand mur construit sur le réservoir, qui servait de barrage pour diriger l'excès d'eau vers un *nala* (égout d'eau de pluie) menant aux citadelles de Tughluqabad et Adilabad, plus à l'est. Le *nawab* Ghazi al-Din Khan Firozjung, père du fondateur de l'Etat d'Hyderabad et l'un des principaux *amirs* de son époque, fit construire en 1700 un bassin devant ce mur où l'eau du réservoir tombait comme une cascade (*jharna*). La cascade était déjà hors d'état de fonctionnement à l'époque de Sayyid Ahmad Khan. Quelques autres bâtiments furent érigés par Akbar Shah II (r.1806-37) sur les rives nord et sud du réservoir. Une *baradari* (litt. « avec douze portes », sorte de pavillon dans un jardin) en pierre fut construite par son fils Bahadur Shah Zafar (r.1837-57, m.1862), le dernier empereur moghol (voir photo 10)<sup>98</sup>.

Le Hauz-i Shamsi est aujourd'hui dans un triste état. Il a perdu depuis longtemps son importance en tant que réservoir sacré et bien que les pèlerins se rendent encore à

la *dargah* de Qutub al-Din Bakhtiyar Kaki situé à proximité, ils ne se donnent plus la peine de poursuivre jusqu'au réservoir. Aujourd'hui, son eau croupie est envahie par les déchets des régions avoisinantes et une partie importante de son ancienne superficie a peu à peu fait l'objet d'une occupation sauvage par les habitants de la région. Une idée de la réduction de sa surface nous est donnée par le pavillon, autrefois construit par Ala al-Din Khalaji au centre du réservoir, et aujourd'hui situé presque sur sa rive sud (voir photo 11). Il était utilisé comme lieu de repos par les passants jusqu'à ce qu'une barrière soit érigée tout autour pour empêcher les gens de s'y aventurer. Les édifices construits aux environs du réservoir ont eux aussi subi d'importants dégâts. En effet, si, officiellement, le réservoir et le pavillon sont protégés par l'ASI, ce n'est pas le cas pour la cascade, que des squatteurs n'ont pas tardé à s'approprier. Selon un article publié dans le journal *Indian Express* il y a quelques années, environ deux douzaines de familles se sont installées autour de la cascade. Le journaliste auteur de cet article trouva des ordures ménagères et des animaux domestiques tout autour du site<sup>99</sup>.

Une ONG de Delhi, Tapas, s'intéressa au cas du Hauz-i Shamsi, non pas sous l'angle de la préservation du patrimoine historique, mais sous celui de la protection des plans d'eau de la ville. Tapas enregistra un PIL (Public Interest Litigation) il y a environ dix ans, auprès du Delhi High Court. La Cour exprima sa profonde déception face à l'état du Hauz-i Shamsi et demanda aux « autorités concernées » d'agir d'urgence et de rendre les réservoirs d'eau historiques de la ville « présentables » avant le 13 février 2002. Une visite au site montre que l'état du réservoir est encore loin d'être satisfaisant. Un appel d'offres fut lancé en novembre 2009 par l'ASI pour apporter les réparations nécessaires au réservoir et au Jahaz Mahal. Le montant des travaux s'élevait à 23 *lakh* de roupies. Lorsque je m'y suis rendu la dernière fois, en décembre 2010, aucun signe de ces travaux n'était visible. Encore un témoin muet du passé de la ville qui paraît voué à perdre son combat pour sa survie, victime de l'indifférence de ses habitants et de l'apathie de ses autorités.

Alors que le Hauz-i Shamsi continue au moins à exister, même s'il occupe une superficie nettement réduite et se trouve dans un état d'abandon, un autre des anciens réservoirs de la ville n'a pas eu cette chance. Le Hauz-i Rani (« réservoir de la reine ») fut construit avant la fondation du sultanat de Delhi<sup>100</sup>. On ne connaît donc que très peu de choses à son sujet, à l'exception de quelques détails épars dans les chroniques contemporaines. Il se trouvait dans ce qui est aujourd'hui South Delhi, dans l'enceinte d'un jardin nommé Bagh-i Jasrath (« jardin de Jasrath »), lui aussi construit avant la fondation du sultanat. Nous ne disposons d'aucune information ni au sujet de la reine qui, comme le nom du réservoir l'indique, aurait bâti ce dernier, ni à propos de l'individu nommé Jasrath, manifestement un hindou, qui aurait construit le jardin. Au XIIIe siècle, le réservoir se trouvait à 300 mètres à l'est de la porte de Badaon, l'une des principales entrées de la ville. Au cours du XIIIe et du XIVe siècle, la région autour du réservoir fut sans doute la scène d'une activité de construction mais nous avons

peu d'informations sur la population qui vivait à cet endroit. Selon Sunil Kumar, elle était très probablement constituée d'artisans et de professionnels qui fournissaient leurs produits d'artisanat aux marchés de la ville. Contrairement au Hauz-i Shamsi, il n'y a aucune légende connue au sujet de la fondation du Hauz-i Rani pour lui donner une image de réservoir sacré. S'il prit toutefois un caractère religieux au XIV<sup>e</sup> siècle, c'est parce que Nizam al-Din Awliya déclara que c'est en priant au Hauz-i Rani qu'il reçut l'ordre divin de s'installer à Ghiyaspur (aujourd'hui appelé Nizamuddin)<sup>101</sup>. Non sans ironie, c'est sans doute la popularité grandissante de son hospice sur son nouvel emplacement qui précipita le déclin du Hauz-i Rani en qualité de lieu sacré. La chute du pouvoir des Tughluqs vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le transfert de la capitale des Lodi à Agra et l'établissement de la nouvelle capitale moghole de Shahjahanabad bien plus au nord, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, ont probablement tous contribué à son déclin. Le *Delhi Gazetteer* de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le décrit comme un terrain marécageux où s'accumulait l'eau pendant la saison des pluies. Il était petit à petit en train de s'envaser à cette période-là. La population du village du même nom apparue sur le site, majoritairement musulmane, utilisait alors les rives comme lieux de sépulture.

C'est dans les années 1970 que le destin du site allait être transformé pour toujours. Ironie du sort, c'est une agence du gouvernement, la Delhi Development Authority (DDA, fondée en 1957) qui en fut responsable. La façon dont la DDA prit possession du terrain des habitants du village témoigne de sa profonde indifférence pour le sort de ce réservoir historique. A cette époque, le quartier voisin de Saket, destiné à accueillir une classe moyenne prospère, était en train d'émerger et la DDA était occupée à construire des appartements et autres infrastructures pour ses futurs habitants, une perspective potentiellement lucrative pour l'agence. L'idée de conserver le Hauz ne semble à aucun moment avoir fait partie de ses projets de « développement ». La DDA prit tout simplement possession de la moitié du terrain occupé par le réservoir pour la construction des installations sportives et laissa l'autre moitié aux villageois afin qu'ils continuent à y enterrer leurs morts. Un *nala* fut creusé à travers l'enceinte sud du Hauz, modifiant la trajectoire d'un ancien cours d'eau par-delà le village, afin que les maisons de ses habitants ne soient plus inondées pendant la mousson. Cette démarche fut initialement appréciée par les habitants du village qui y virent un signe de progrès, jusqu'à ce que la partie du Hauz appartenant à la DDA soit transformée en un complexe sportif élitiste. Un mur d'enceinte fut construit tout autour avec une seule entrée du côté de Saket, ce qui impliquait qu'il était essentiellement destiné aux résidents de ce quartier de la nouvelle classe moyenne en pleine ascension sociale. Il était donc clair que la DDA avait l'intention de séparer son nouveau quartier résidentiel du village, désormais vu comme un endroit pauvre et échappant aux règles de l'urbanisme. Les habitants de Hauz Rani se sentirent offusqués et l'affaire prit un caractère communautaire (nous reviendrons sur ce point en section III). Convaincus que le gouvernement avait l'intention de les expulser, ils décidèrent de tout faire pour s'accrocher à leur terrain. Les Musulmans du village firent un effort collectif pour affirmer et protéger leur identité commune.

Les mosquées furent repeintes et les enfants inscrits dans les écoles d'enseignement coranique. Des affiches furent installées partout, précisant qu'il s'agissait d'un lieu de sépulture traditionnel, un endroit sacré où avaient toujours été enterrés, non pas les Musulmans de basse extraction, mais les Sayyids (descendants du prophète). Ce fut alors au tour des villageois d'endommager les restes du vieil édifice. Les murs du Hauz qui se trouvaient dans leur partie de terrain furent systématiquement pillés, en vue de construire des lieux d'hébergement pour le bétail et l'ensemble de l'endroit fut barricadé avec des épines et des buissons. L'indifférence des deux groupes, chacun agissant uniquement dans ses propres intérêts, sans aucun souci de la protection du patrimoine, a ainsi conduit à la disparition d'un site témoin de huit siècles de l'histoire de la ville.

Outre la pression exercée sur ces sites par la nécessité de disposer de plus d'espaces résidentiels, la croissance économique de ces dernières décennies a, elle aussi, eu une influence sur l'état de ces monuments. Certains vestiges, tout en étant dans un état de conservation assez correct, ne peuvent plus remplir leur fonction d'origine, comme en témoigne le Jantar Mantar<sup>102</sup>, l'observatoire astronomique construit par Sawai Jai Singh au XVIIIe siècle et situé à Connaught Place, un quartier connu, à l'époque, sous le nom de Jaisinghpura<sup>103</sup>. En effet, les ombres des hauts bâtiments qui entourent le site, de plus en plus nombreux et accueillant, pour la plupart, les bureaux des sociétés de commerce, symboles de la prospérité grandissante d'une ville en plein essor économique, tombent sur les instruments du monument, réduisant considérablement la possibilité de les utiliser pour faire des calculs astronomiques.

Un autre exemple est celui du Hauz-i Khas (« le réservoir spécial ») également appelé le Hauz-i Alai, un réservoir construit par Ala al-Din Khalaji en 1295, auquel un quartier huppé du sud de Delhi doit son nom. Il couvrait une superficie de plus de 70 acres et était entouré d'une muraille de pierre et de maçonnerie. D'importants travaux de restauration y furent réalisés sous les règnes des empereurs suivants. Lorsque Firuz Shah Tughluq était au pouvoir, il n'y avait plus d'eau dans le réservoir et des personnes pratiquaient l'agriculture sur son lit asséché, où ils avaient creusé des puits dont ils vendaient l'eau. Le souverain fit nettoyer le réservoir afin qu'il puisse de nouveau être rempli d'eau de pluie<sup>104</sup>. En 1352, il fit construire une madrasa en haut du réservoir et, juste à côté de celui-ci, son propre mausolée. Ibn Battuta raconte qu'il existait quarante pavillons tout autour, et qu'il y avait également un grand bazar, ainsi qu'une grande mosquée et plusieurs autres, plus petites. Il déclare avoir assisté à plusieurs concerts de musique sur le site à l'occasion du mariage d'un *amir*<sup>105</sup>. L'ampleur des restaurations ordonnées par Firuz Shah était tellement importante que Tamerlan, qui campa sur le site après sa victoire sur les forces de Delhi, attribua la construction de l'ensemble du réservoir à Firuz Shah Tughluq. Selon sa description du site, chaque côté du réservoir dépassait la portée d'une flèche<sup>106</sup>. Le site fut squatté au moins depuis l'époque coloniale. Selon Carr Stephen, presque toute la partie sud de la madrasa

comptait de vieux bâtiments et, à son époque, l'édifice était occupé par les villageois, qui se servaient de ses pièces comme de logements<sup>107</sup>.

Nous accédons aujourd'hui au site par l'est et le visiteur passe à travers le village de Hauz Khas pour y arriver. Le village, où vivaient autrefois des familles modestes, connut une transformation majeure vers la fin des années 1980, lorsque des entrepreneurs de la ville y ouvrirent des boutiques de luxe où ils vendaient, pour la plupart, des articles d'habillement ethnique, de l'artisanat et des bijoux destinés aux nouveaux riches de la ville. Aujourd'hui, il s'agit d'un endroit assez huppé avec des salons élégants, des restaurants et quelques maisons, dont la plupart comportent plusieurs étages. Certains de ces lieux partagent la même enceinte que les anciens murs du monument. La vue sur ce dernier est donc obstruée et ne se dégage que lorsque les visiteurs y sont arrivés. En partie parce que le monument se trouve dans un endroit plus central, qui est aujourd'hui un quartier résidentiel et commercial assez huppé, le réservoir a connu un sort bien plus enviable que celui du Hauz-i Shamsi. Lors de ma dernière visite au site en décembre 2010, un important travail de restauration était en cours (voir photo 12).

La nécessité d'assurer la circulation d'un flot de véhicules en constante augmentation eut elle aussi des conséquences graves pour certains sites historiques, surtout ceux jugés d'une importance secondaire. Ainsi, une partie de la chaussée reliant la forteresse de Tughluqabad à la tombe de Ghiyas al-Din Tughluq (un lac se trouvait autrefois entre les deux) fut tout simplement détruite pour permettre la construction de la Mehrauli-Badarpur Road (voir photo 13). De la même manière, une portion de la muraille de Jahanpanah qui dépassait sur l'Aurobindo Marg, près du Qutub Minar, fut démolie il y a quelques années pour fluidifier la circulation. L'année dernière, la construction, malgré les critiques acerbes des organisations œuvrant pour la protection des sites historiques, d'un chemin surélevé pour relier le Commonwealth Games Village au stade Jawaharlal Nehru, a, selon les experts, endommagé définitivement la sécurité de Barahpula, un pont de l'époque moghole (voir photo 14).

L'un des principaux défis auxquels est confronté, depuis peu, le patrimoine historique de Delhi, est la construction du métro. Bien que ce dernier ait, de manière générale, une réputation très positive - il a grandement facilité le transport des habitants de la ville et de sa banlieue, ainsi que, paradoxalement, l'accès à certains des monuments relativement peu connus - les constructions nécessitées par ce projet risquent de mettre en péril quelques uns des monuments de la ville.

Le conflit entre le métro et les monuments historiques est apparu il y a quelques années lorsque l'Unesco a menacé de priver le Qutub Minar de son statut de patrimoine mondial de l'humanité si le projet de faire passer la ligne Central Secretariat - Huda City Centre à quelques mètres à peine du site, voyait le jour<sup>108</sup>. Le Delhi Metro Rail Corporation (DMRC), société chargée de la construction du métro, fut obligée de céder et le tracé de la ligne fut modifié. Ces derniers mois, le conflit relatif à la protection du



patrimoine est plus exacerbé que jamais, le Delhi Metro se préparant pour la troisième étape de l'extension de son réseau. Le débat s'envenime à propos du couloir souterrain d'environ six à huit kilomètres allant de Central Secrétariat à Kashmiri Gate, qui couvre huit stations. Ce projet devrait entraîner des travaux autour de plusieurs monuments protégés et non-protégés, tels le Jantar Mantar, le Bahawalpur House (propriété de l'ancien Etat princier qui héberge aujourd'hui le National School of Drama), la Agrasen ki Bavli, la mosquée de Shaikh Abd al-Nabi datant du XVI<sup>e</sup> siècle où figure également le bureau central de la Jamiat Ulema-i Hind, le Khuni Darwaza, le Delhi Gate (une des portes d'entrée de la vieille ville), la Jama Masjid, le Fort Rouge et l'église St. James (construite en 1836 par le colonel James Skinner, voir photo 15)<sup>109</sup>. L'un de ces sites - le Fort Rouge - est recensé au patrimoine mondial de l'humanité.

L'Ancient Monuments Act (voir épilogue) qui vient d'être promulgué, interdit toute construction à moins de 100 mètres (« Espace Prohibé ») des monuments protégés. Selon l'ASI, la ligne de métro se trouvera à une distance inférieure à cette limite, alors que le DMRC affirme le contraire. L'ASI signale également que quelques unes des stations qui seront construites sur cette ligne nécessiteront des travaux à proximité immédiate de ces sites. En cas de construction à moins de 100 mètres d'un site déclaré au patrimoine mondial, l'ASI est tenu d'informer l'Unesco, ce qui rendra la construction d'une station de métro au Fort Rouge difficile<sup>110</sup>. Le sujet est devenu une source de conflit entre les deux agences. Il s'agit en effet d'une affaire délicate : d'un côté, l'Unesco risque de retirer au Fort Rouge son statut de patrimoine mondial si la route proposée n'est pas modifiée et, de l'autre côté la construction du métro sur cette route serait une véritable bénédiction pour les voyageurs ordinaires et faciliterait considérablement la circulation dans ce quartier encombré de la ville. Au moment où nous rédigeons cet article, cette affaire n'a toujours pas été réglée et les discussions entre le DMRC et l'ASI se poursuivent. Attendons de voir comment les deux parties trouveront un compromis, dans quelle mesure l'une d'elles sera prête à céder...

### III Enjeux politiques : le patrimoine, proie du communautarisme

« Delhi est le siège du gouvernement de l'Hindoustan, et le centre du cercle de l'Islam, le sanctuaire des commandements et des interdits dictés par la Loi, la quintessence de la religion musulmane, le noyau de cette croyance, le tabernacle de la partie orientale de l'univers - protège-la Ô Dieu, des calamités et autres tourments ».

Minhaj-i Siraj Juzjani, *Tabakat-i Nasiri* (chronique du XIII<sup>e</sup> siècle)

Depuis quelques années, le patrimoine historique de Delhi est devenu un acteur dans les grands débats sociopolitiques qui hantent la société indienne contemporaine. Il n'échappe pas à l'animosité engendrée par la polarisation grandissante entre les hindous et les musulmans, une des conséquences de la montée du fondamentalisme religieux. Vu la tendance à considérer ces deux principales communautés religieuses comme des entités monolithiques, exclusives et mutuellement opposées, les partisans

d'idéologies orthodoxes sont également enclins à voir dans certains monuments de la ville des manifestations concrètes d'identités religieuses.

La position privilégiée occupée par Delhi, capitale de dynasties musulmanes successives depuis la fondation du sultanat jusqu'à l'époque du déclin moghol, a laissé, au fil du temps, de nombreuses traces dans la topographie de la ville. Delhi est en effet constellée de mosquées et de mausolées, grands et petits, diversement conservés et dont la présence témoigne de son passé. L'héritage architectural de la période préislamique est maigre, ne comprenant guère que des édifices comme le Suraj Kund, un réservoir probablement utilisé pour pratiquer un culte solaire et situé à quelques kilomètres au sud de la ville, ainsi que ce qui reste des remparts de Lal Kot, forteresse construite par les Rajpoutes du clan Tomar<sup>111</sup>. Parmi les plus anciens temples hindous toujours en activité, les principaux sont des édifices relativement récents, qui datent du crépuscule de la dynastie moghole. En font partie le Hanuman Mandir construit par le Sawai Jai Singh sur le Baba Khadak Singh Marg (autrefois Irwin Road) près de Connaught Place<sup>112</sup>, le temple dédié à la déesse Kalika dans le quartier du même nom (autrefois Baharpur)<sup>113</sup>, le temple de Yogmaya datant du XIXe siècle<sup>114</sup>, à deux pas du Qutub Minar et le temple Gauri Shankar à Chandni Chowk, juste à côté du temple Jain Digambar, construit en 1761, à l'époque de la suprématie des Marathes<sup>115</sup>.

L'absence de temples plus anciens dans la ville, à qui l'âge aurait accordé une légitimité incontestable et dont la présence aurait pu militer en faveur d'un supposé passé « hindou » de la ville, semble avoir perturbé ses éléments hindous orthodoxes. L'influence des événements politiques qui ont marqué l'époque moderne - la partition et les faits qui lui ont succédé, la montée du fondamentalisme hindou, la polarisation grandissante des identités religieuses et la division communautaire qui en résulte - à laquelle nous pouvons ajouter, plus récemment, une certaine agressivité engendrée par deux décennies de croissance économique et de prospérité grandissante, ont renforcé leur envie de donner une forme grandiose et visiblement dominante à l'identité hindoue de la ville. Voici comment ils matérialisent ce sentiment.

Plusieurs des temples de la ville datant du XVIIIe et du XIXe siècle, y compris ceux mentionnés ci-dessus, ont été agrandis durant le XXe siècle. Seules exceptions - ceux de Shahjahanabad, dont l'agrandissement n'était pas toujours possible en raison de contraintes d'espace. Plus significatif, de nouveaux temples sont apparus assez régulièrement, la plupart du temps des édifices relativement petits, parfois simplement des statues, dans les quartiers du centre ville où l'espace est restreint mais aussi de plus grandes structures dans les quartiers plus excentrés comme le temple de Chattarpur (1974) dans le sud de Delhi et celui d'Akshardham (2005) construit à l'est de la Yamuna. Certains aspects de leurs plans, ainsi que leur mode de fonctionnement, présentent des traits intéressants. Ces temples ont été construits sur un terrain assez grand afin de leur permettre d'accueillir des foules importantes. Qu'ils soient dédiés à une seule divinité ou à plusieurs, ils comprennent divers autels ou statues consacrées à divers membres du

panthéon hindou, afin d'attirer le plus grand nombre de dévots possibles. Il peut même exister, dans l'enceinte de ces temples, des espaces de restauration ou des terrains de jeu pour les enfants. Bref, ces types de temples sont construits pour être non seulement des lieux de prière, mais aussi des lieux de sortie pour la famille. Catherine Asher a étudié le style de construction de temples dans le nord de l'Inde à l'époque moghole tardive. Selon elle, la construction de temples monumentaux en Inde du nord avant les conquêtes musulmanes était plus une exception que la règle. Les temples traditionnels, outre leur relative petite taille, se situaient généralement dans des régions éloignées des grands centres de population. A l'inverse des mosquées construites à Shahjahanabad à l'époque moghole (XVIIe et XVIIIe siècles), qui avaient comme modèles des mosquées commandées par l'empereur ou des membres de la famille impériale, les temples construits à la même époque étaient patronnés par des inconnus ou des personnalités de moindre importance. Le modèle des grands temples de l'Inde du sud, construits sous le patronage du souverain, était absent dans le nord. Catherine Asher arrive à la conclusion que les grands temples modernes de l'Inde du nord reflètent des notions contemporaines de l'identité hindoue et pas traditionnelles<sup>116</sup>.

Par ailleurs, comme partout en Inde, on a tenté de présenter les temples de la ville, aussi bien les anciens que les nouveaux, comme des édifices historiquement plus anciens qu'ils ne le sont en réalité. Des légendes fort élaborées ont été tissées à leur sujet ainsi qu'à celui des autres sites supposés avoir une importance historique ou mythologique, pour renforcer l'impression d'un passé « glorieux » de la ville. Considérons par exemple le cas du temple de Kalkaji, un lieu de prière assez fréquenté situé dans un quartier résidentiel de la classe moyenne, dans le sud de Delhi. Autrefois connu comme le village de Baharpur et situé dans les faubourgs de la ville, le quartier porte aujourd'hui le nom du temple et se trouve bien à l'intérieur du périmètre de la ville. Le temple dans sa forme actuelle date de 1764, même s'il a connu des ajouts, sous le patronage des riches habitants de la ville. Ainsi, un *shikhar* y fut installé en 1816 par le Raja Kedarnath, un officier à la cour de l'empereur Muhammad Shah. La légende, quant à elle, associe le temple à la déesse Kali Devi, qui serait née des sourcils d'une Kushaki Devi, elle-même sortie de la bouche de Parvati, épouse de Shiva. Il y a environ 5000 ans, les dieux auraient vécu dans les environs du temple. Lorsqu'un groupe de démons commença à les importuner, Kushaki Devi les aurait tués. Le dénouement de la légende s'inspire de celui, plus célèbre, de Kali et de Mahishasur. Kali Devi aurait bu le sang des démons avant même qu'il ne tombe sur le sol, empêchant ainsi d'autres démons de renaître<sup>117</sup>.

Le cas du temple de Yogmaya de Mehrauli, à proximité du Qutub Minar, est semblable. Il s'agit d'un édifice encore plus récent, construit par le Raja Sidhmal qui servit à la cour d'Akbar II en 1847. Carr Stephen ne cache pas son opinion défavorable à son sujet en déclarant que le temple « n'a pas la moindre prétention à la beauté »<sup>118</sup>. Comme au temple de Kalkaji, un bloc de pierre brut (au lieu d'une statue) est vénéré comme la Devi, une pratique probablement destinée à renforcer la légende de l'antiquité du

temple. Yogmaya, quant à elle, est identifiée comme la déesse qui prit la place du bébé Krishna en prison, après que le Dieu eût été sauvé des griffes de son oncle Kansa. Lorsque ce dernier, la prenant pour l'enfant de Devaki et de Vasudev, destiné à le tuer, chercha à la mettre à mort, elle s'envola dans le ciel, l'avertissant ainsi que celui qui allait l'assassiner demeurerait sain et sauf à Gokul, de l'autre côté de la rivière Yamuna. Son corps se divisa ensuite en trois parties. Sa tête tomba à Mehrauli où se trouve le temple, son tronc se transforma en foudre et ses pieds chutèrent dans les monts Vindhya où se dresse un temple nommé Vindhya Vasini. Nous pouvons y voir une influence de la légende autour de Shiva et de Sati. Afin de conférer un caractère unique à ces deux temples, on prétend qu'ils sont les seuls au monde dédiés à la déesse Yogmaya, ce qui n'est pas exact car un lieu de culte dédié à cette divinité a existé à Multan, aujourd'hui au Pakistan, au moins jusqu'au XIXe siècle<sup>119</sup>. D'autres légendes ont été créées au cours des années pour confirmer l'historicité du temple. L'une d'entre elles attribue un rôle important à Yogmaya dans le *Mahabharata*. Lorsque Krishna et Arjuna sont censés lui avoir rendu visite au temple pour solliciter son intervention aux côtés des Pandavas dans leur bataille contre les Kauravas, elle aurait apporté son aide aux premiers afin de leur permettre de venger le meurtre du fils d'Arjuna, Abhimanyu, sur le champ de bataille<sup>120</sup>. Une autre légende, où interviennent des personnages historiques au lieu de mythologiques, prétend que la fille de Prithviraj Chauhan venait y prier chaque jour (voir plus tard)<sup>121</sup>. Nous évoquerons une autre facette de l'importance contemporaine de ce temple plus tard.

Cette obsession d'attribuer une ancienneté imaginaire aux édifices religieux est sans doute encore plus évidente dans le cas des nouveaux temples construits dans différents quartiers de la ville au cours des dernières décennies. Profitant du besoin des membres d'une classe moyenne de plus en plus aisée de disposer de lieux de prière facilement accessibles à proximité de leurs demeures, plusieurs de ces temples, dont la plupart sont construits de façon parfaitement illégale et ne sont parfois même pas achevés, connaissent un succès extraordinaire dans la ville. Ces édifices, dont la construction est moins motivée par d'authentiques sentiments de piété que par la volonté d'occuper des terrains, sont tous systématiquement présentés comme anciens (*pracin*).

Les temples hindous ne sont pas seuls à faire l'objet de légendes destinées à les associer à un passé imaginaire « glorieux ». Cette pratique a également été adoptée pour « usurper » l'identité de certains monuments « musulmans » (voir photo 16). Des légendes sans aucun fondement historique ont ainsi été fabriquées, afin de les présenter comme des monuments « hindous » ou, au moins, des vestiges qui étaient hindous avant que les Musulmans ne s'en emparent. Nous retrouvons un exemple du discours bien rodé des nationalistes hindous, évoquant le caractère agressif et bigot des envahisseurs musulmans qui cherchèrent à s'imposer par la force à une population indigène hindoue, désacralisèrent leurs lieux de culte et finirent par se les approprier. La plus célèbre de ces histoires est celle selon laquelle le Qutub Minar aurait été construit par un

roi hindou afin de permettre à sa fille de contempler la Yamuna au lever du jour, un rituel censé porter bonheur, car cette rivière est la fille du soleil selon la mythologie hindoue<sup>122</sup>. Cette légende, qui existe depuis le XIXe siècle au moins, fut, curieusement, acceptée par Sayyid Ahmad Khan qui avança des arguments stylistiques, pour essayer de prouver, à tort, que le minaret avait été construit par un Hindou<sup>123</sup>. Même aujourd'hui, certains guides nommés officiellement sur le site par l'ASI racontent cette histoire avec une grande conviction aux touristes crédules<sup>124</sup>.

En raison de l'identification légendaire de Delhi à Indraprastha, la capitale des Pandavas, on a depuis longtemps associé plusieurs sites de la ville à des personnages et des événements du *Mahabharata*. Un tel lieu jugé particulièrement sacré est le Nigambodh Ghat, mieux connu comme le lieu de crémation le plus ancien et le plus utilisé de la ville. Selon la légende, Brahma, ayant soudain perdu sa mémoire des textes sacrés, aurait plongé dans les eaux de la rivière Yamuna à cet emplacement pour les récupérer (le mot « *nigam* » signifie les Vedas et « *bodh* » la connaissance). L'aîné des Pandavas, Yudhishtir, aurait pratiqué un rite sacrificiel (*yajna*) sur ce site<sup>125</sup>. Selon Sayyid Ahmad Khan, il est probable que les Hindous de la ville aient érigé un édifice commémoratif à cet emplacement, lequel, plusieurs années plus tard, en 1532, est devenu, à la demande de l'empereur Humayun - la Nili Chatri, un pavillon situé au bord de la rivière<sup>126</sup>, forme architecturale particulièrement appréciée par les Moghols. Son petit-fils Jahangir, conformément à ses habitudes, aurait fait graver deux inscriptions sur l'édifice, la première en 1618 lors d'un de ses nombreux déplacements vers le Cachemire et l'autre en 1620 sur le chemin de retour<sup>127</sup>. Puis, à un moment donné (on ignore exactement quand), l'édifice assumait une identité totalement nouvelle, celle d'un temple de Shiva, qu'elle garde à ce jour. Il pourrait donc s'agir d'un monument ayant changé d'identité religieuse à deux reprises ! Toutefois, certains historiens ont une approche différente de l'historicité de ce temple et pensent que sa structure, dans sa forme actuelle, fut construite par les Marathes lors de leur occupation de Delhi au XVIIIe siècle. Le livre *A City of Djinnns*, de William Dalrymple, se termine par la description d'une visite de l'auteur à cet endroit<sup>128</sup>.

Un autre lieu, tout aussi mystérieux, associé aux Pandavas, est le Bhairav Mandir (« temple de Bhairav »), à l'extérieur des remparts Est du vieux fort. Une fois encore, le temple est supposé dater de l'époque du *Mahabharata*, bien que sa structure, telle qu'elle existe aujourd'hui, soit très récente<sup>129</sup>. Selon la légende, Bhim, un des frères Pandavas, faisait pénitence sur ce site, ce qui lui aurait permis d'acquérir des *siddhis* (pouvoirs magiques). Les dévots peuvent offrir de l'alcool en tant que *prasad* (offrandes) à Bhairav, la forme féroce de Shiva, une très ancienne pratique associée à son culte. La tradition d'offrir cette forme d'offrande unique a rendu le temple très célèbre auprès du public et un grand nombre d'individus, surtout ceux issus des classes pauvres, s'y rassemblent le dimanche matin dans l'espoir d'obtenir de l'alcool gratuitement (voir paragraphe suivant).

Lorsque le parti hindouiste de droite, le BJP, arriva au pouvoir (1993-1998), il adopta des mesures qui allaient transformer la topographie de certains lieux historiques de la ville. Tout en faisant réécrire les livres scolaires selon une perspective communautariste, le régime décida de valoriser le supposé passé « hindou » de la ville, même si cela impliquait de prendre des mesures sans aucun fondement historique. A l'époque où Jagmohan était Lieutenant Gouverneur de la ville, un parc flambant neuf fut créé à proximité de Saket, à l'intersection des murs de Jahanpanah et de la Dilli-i Kuhna (« vieux Delhi »), la ville fondée par les sultans. Une imposante statue équestre de Prithviraj Chauhan accueille les visiteurs lorsqu'ils entrent par l'entrée principale et une affiche identifie le site comme le Qila Rai Pithora, même si la capitale du roi rajpoute se trouvait à Ajmer et pas à Delhi (voir photo 17)<sup>130</sup>. Cette incongruité répond clairement à une volonté de représenter Prithviraj Chauhan comme un guerrier héroïque qui œuvra pour protéger la ville contre les envahisseurs musulmans, et lui accorder une place dans l'histoire sans doute plus importante que celle qu'il occupa en réalité<sup>131</sup>. Une semblable tentative pour réinventer l'histoire fut prise au Bhairav Mandir qui, précisons-le, n'a pas cessé de s'étendre au cours des années. Ce prétendu ancien temple est aujourd'hui contigu aux remparts de la Purana Qila et équipé des facilités modernes, telles une citerne d'eau et une antenne de télévision câblée destinées à rendre la vie de ses occupants confortable ! En 1994, une nouvelle entrée nommée Kunti Dvar (« porte de Kunti »<sup>132</sup>) fut ajoutée au site et inaugurée par l'ex-homme fort du BJP à Delhi, feu Sahib Singh Verma (m. 2007), ce qui constituait une violation des règlements en vigueur établis par l'ASI<sup>133</sup>. Le fait que ces édifices aient été construits juste à côté de monuments « musulmans » (les remparts de la vieille capitale des sultans et la mosquée Qila-i Kuhna construite par les Sur<sup>134</sup>) ressemble à un défi. L'incongruité de cette histoire ne s'arrête cependant pas là, car il existe un autre temple, plus petit, à l'intérieur de la citadelle. Son prêtre, visiblement un concurrent de celui du Bhairav Mandir, affirme que la construction de ce dernier remonte à trois décennies à peine. Selon sa propre interprétation de l'histoire, la mosquée Qila-i Kuhna aurait en réalité été bâtie par les Pandavas et ses cinq dômes seraient des kiosques où siégeaient les cinq frères !<sup>135</sup>

Les groupes militants extrémistes de la droite hindoue sont allés plus loin encore. Ils ont ciblé des vestiges spécifiques qui, selon eux, représentent des édifices hindous victimes de l'iconoclasme musulman et auxquels il faut restituer leur honorabilité de jadis. C'est notamment le cas d'une statue taillée dans un bloc de pierre, située sur la façade extérieure du mur nord-est de la mosquée Qubbat al-Islam, au niveau d'une canalisation d'eau. Les militants hindous l'ont depuis longtemps identifiée comme une représentation en pierre du dieu Ganesh, ôtée de son emplacement original - l'un des 27 temples démolis dont les ruines furent utilisées pour la construction de la mosquée - puis abimée et, pire encore, installée juste à côté d'un « égout » (voir photo 18). Ils ont, au fil du temps, essayé maintes fois de l'enlever de cette position jugée ignoble ou, au moins, de faire des offrandes rituelles au site. Un incident de ce genre s'est produit le 21 janvier 2003 lorsque 120 militants du Vishwa Hindu Parishad (VHP) et un groupe

connu comme Hindu Sena (« armée hindoue ») furent arrêtés par la police au moment où ils essayaient d'entrer sur le site pour faire ce qu'ils appelaient le « *dev mukti yajna* » (« sacrifice pour la libération de la divinité ») à l'emplacement de la statue<sup>136</sup>. Ces démonstrations de force des groupes hindous de droite paraissent d'autant plus déplacées que les recherches menées au cours des années ont montré que les actes de désacralisation des temples hindous réalisés par certains souverains Indo-musulmans étaient exceptionnels, qu'ils étaient, pour la plupart, des gestes politiques, n'ayant pas vocation à effacer toute trace de structure religieuse hindoue<sup>137</sup>. Ce raisonnement ne semble cependant pas avoir convaincu les militants.

Alors que les monuments protégés comme ceux évoqués supra sont à l'abri des dégâts éventuels que les organisations militantes peuvent leur infliger, les sites moins importants, dont plusieurs sont situés dans les quartiers les plus excentrés de la capitale, sont davantage menacés. Un exemple nous est offert avec le cas, choquant, du village de Saidlajab (une forme dérivée de Sayyad al-Hujjab, « chef des chambellans ») dans le sud de Delhi, où se trouvaient l'hospice et la tombe de Maruf (« le célèbre »), un homme pieux et ayant la confiance (*nadim*) de Firuz Shah Tughluq<sup>138</sup>. Il occupait une position d'une certaine importance à son époque et disposait d'un cercle de disciples. Après la chute des Tughluqs, la démographie du village évolua peu à peu en raison, d'une part, de l'arrivée au village des Mewatis, une communauté musulmane, et des Jats, d'autre part, du départ de ses anciens habitants, ce qui contribua au déclin de l'importance du culte de Maruf. Dans les années du déclin de l'empire moghol, les Jats sont devenus la communauté dominante du village. L'ouvrage de Zafar Khan révèle qu'au début du XXe siècle, l'hospice du Sayyid, sa tombe et la mosquée du village étaient tous en possession des Hindous. Les tensions communautaires des années 1940 conduisirent à la marginalisation des Musulmans du village, puis à leur disparition dans les années 1980. Les transformations les plus marquantes eurent cependant lieu dans les années 1990, lorsque les habitants du village, désormais tous hindous, décidèrent, dans le double but de « nettoyer » la région de toute trace de la présence des Musulmans et d'empêcher ces derniers d'y retourner, de détruire les ruines attestant de leur présence d'antan. Le terrain autrefois occupé par ces édifices fut aplati et transformé en parc, grâce à la collaboration passive du MLA (Member of Legislative Assembly, député) local Sahib Singh Verma, à qui les villageois ne manquèrent pas de témoigner leur reconnaissance. Il ne reste donc plus, depuis déjà quelques années, aucune trace de ces vestiges.

Comment les groupes orthodoxes musulmans réagissent-ils face à ce problème ? Ils considèrent les sites historiques ayant un caractère religieux, tels les mosquées et, dans une moindre mesure, les mausolées, comme les seuls véritables témoins, à leurs yeux, de leur puissante identité collective « musulmane » d'autrefois<sup>139</sup>. Ils n'apprécient pas le fait qu'une agence d'état comme l'ASI puisse contrôler ces lieux et le Delhi Waqf Board, chargé de la gestion et de l'administration des propriétés *waqf* (fondation caritative) de la ville, réclame depuis longtemps la mainmise sur plusieurs

sites disputés - mosquées et cimetières en particulier<sup>140</sup>. Ces revendications sont soutenues par des groupes, tel la Jamat-i Islamia-i Hind, ainsi que certains chefs de la communauté musulmane, notamment le Shahi Imam de la Jama Masjid de Delhi, Syed Ahmed Bukhari. Il y a quelques années, il mena une campagne visant à ce que les mosquées historiques de la ville, dont le contrôle par l'ASI est, selon lui, illégal, soient remises à la communauté musulmane, afin qu'elle puisse y faire ses prières. A cette occasion, il prit la tête d'une procession, très médiatisée, jusqu'au Qutub Minar, pour lire la *namaz* du vendredi dans la mosquée se trouvant juste après l'entrée principale du monument<sup>141</sup>. La procession fut arrêtée par la police et les manifestants lurent la *namaz* en pleine rue pour protester. Depuis, des actions sont régulièrement tentées, avec plus ou moins de succès, pour lire la *namaz* dans les mosquées historiques de la ville. En janvier 2011, en réponse à une PIL, l'ASI soumit les noms de 12 monuments où, selon lui, se déroulent des prières, en violation du Ancient Monuments and Archeological Sites and Remains Act de 1958<sup>142</sup>. Selon ce dernier, des prières ou toute autre forme de pratique d'un culte religieux, ne peuvent être autorisées dans un monument, que si ces rituels y avaient déjà lieu au moment de sa notification en qualité de monument historique<sup>143</sup>. L'affaire n'est toujours pas réglée et, sans doute pour ne pas provoquer de controverse (voir paragraphe suivant), le gouvernement n'a pas pris de mesures destinées à mettre fin à cette pratique.

La question de l'existence des édifices religieux sur un terrain dont la propriété est controversée s'est de nouveau posée en début d'année, lorsque le 13 janvier 2011, la DDA démolit la Nur Masjid, une mosquée située dans le quartier de Jangpura sous prétexte qu'elle était bâtie de façon illégale sur un terrain destiné à accueillir un *community centre* (salle des fêtes). Selon la Jamat-i Islami-i Hind, le terrain appartient au Delhi Waqf Board, sur lequel a été construite la mosquée trente ans auparavant. Comme c'est souvent le cas, il n'existe pas une version unique et incontestable de l'historicité du monument. Ainsi, selon Shoaib Iqbal, le député de la Lok Janshakti Party de la circonscription de Matia Mahal, la mosquée avait deux siècles d'existence<sup>144</sup> ! Le Residents Welfare Association (RWA) de Jangpura, de toute évidence, une association majoritairement hindoue, déposa une pétition à la High Court pour signaler que la mosquée se situait sur un terrain public. La Religious Committee du Gouvernement de Delhi examina l'édifice et conclut, sans doute un peu hâtivement, qu'elle avait été construite de façon illégale sur un terrain appartenant à la DDA. La démolition de la mosquée entraîna de vives protestations chez les membres de la communauté musulmane, qui organisèrent de violentes manifestations dans le quartier. Lors des représailles conduites par la police, plusieurs personnes furent blessées. L'affaire prit une dimension politique et, comme cela arrive fréquemment, les chefs des partis politiques ne tardèrent pas à s'en mêler (notamment Mulayam Singh Yadav de la Samajwadi Party, qui prétend représenter les Musulmans), afin de tenter d'en retirer des avantages électoraux<sup>145</sup>. Des opinions exprimées par les membres de la communauté musulmane au sujet de la démolition semblent indiquer qu'ils s'estiment victimes d'une



profonde injustice, de nombreux édifices hindous étant eux aussi bâtis, de façon illégale, sur un terrain public<sup>146</sup>. Au moment où j'écris cet article, la façon arbitraire dont la DDA ordonna la démolition de la mosquée est fortement critiquée et le gouvernement de Delhi semble vouloir apaiser les éminentes personnalités de la communauté musulmane.

Fort heureusement, les monuments historiques de la ville ne sont pas seulement un terrain de bataille entre les éléments orthodoxes des deux communautés. Ils fournissent également des occasions de rapprochement entre hindous et musulmans, comme nous le constatons à l'occasion de la Phulwalon ki Sair (ou Sair-i Gulfaroshan, « promenade de vendeurs de fleurs »<sup>147</sup>), un festival d'une semaine organisé en commun sur deux des lieux évoqués dans cet article - la *dargah* de Qutub al-Din Bakhtiyar Kaki et le Yogmaya Mandir. Les deux monuments n'ont apparemment rien en commun : tandis que l'un, le mausolée d'un maître soufi du XIIIe siècle, sert de dernière demeure à plusieurs membres de la famille moghole<sup>148</sup>, l'autre est un temple hindou du XIXe siècle à qui des dévots ont essayé d'attribuer un lointain passé historique. Ce qui les lie, c'est leur proximité géographique. Voici un récit des circonstances qui contribuèrent au lancement de ce festival au XIXe siècle. Soulagée du retour de son fils, Mirza Jahangir, de son exil à Allahabad où il avait été envoyé par les Britanniques après avoir tiré un coup de fusil sur le résident anglais à la cour de Delhi, la femme de l'empereur Akbar Shah II se rendit à la *dargah* de Qutub al-Din Bakhtiyar Kaki. Elle offrit, comme le voulait la tradition, un *cadar* (drap, nappe) de fleurs pour remercier Dieu d'avoir exaucé son vœu. L'empereur moghol, pour sa part, ordonna qu'une offrande de fleurs sous forme d'éventail (*pankha*) soit également présentée, en signe de reconnaissance, au temple de Yogmaya. Des festivités, y compris des sports traditionnels, furent organisées à cette occasion dans le quartier de Mehrauli. Compte tenu de l'enthousiasme suscité par le festival, il fut décidé de le fêter chaque année après la saison des pluies, avec la participation conjointe de musulmans et d'hindous. Bahadur Shah « Zafar » décida de maintenir la tradition instaurée par son père, si bien que la célébration de la fête perdura à l'époque coloniale, ne s'arrêtant que lors du Quit India Movement de 1942. Au début des années 1960, le premier Premier Ministre de l'Inde, Jawaharlal Nehru, ranima le festival défunt, le considérant comme un exemple du caractère séculier qu'il souhaitait donner au pays après son indépendance et demanda aux citoyens éminents de la ville de s'occuper de son organisation. Depuis, le festival n'a pas cessé de prendre de l'importance et aujourd'hui, des troupes culturelles venues de l'ensemble du pays y participent. Chaque année, dans l'esprit de la tradition, un *pankha* est présenté au président de la république, son bienfaiteur, ainsi qu'au Chef Ministre et au Lieutenant Gouverneur de la ville. La procession débute à Chandni Chowk, dans la vieille ville, et achève son trajet de 30 kilomètres à la *dargah* et au Yogmaya Mandir. Les principales festivités ont lieu au Jahaz Mahal, au bord du Hauz-i Shamsi.

### Epilogue : Quel avenir pour le patrimoine historique de Delhi ?

Dans un pays comme l'Inde où domine le culte de la représentation visuelle, images,

statues et affiches prolifèrent et sont perçues comme un moyen d'exprimer ses opinions, d'affirmer son appartenance sectaire, religieuse ou politique et d'influencer l'opinion publique. Ces dernières années, on a constaté une obsession grandissante pour l'édification de statues et de lieux commémoratifs dédiés aux personnes mortes ou vivantes ainsi que l'utilisation de ces néo-monuments à des fins politiques. Le projet de fabriquer une immense statue de Chatrapati Shivaji au large de Bombay et la frénésie de construction de statues entreprise par Mayawati, la Chef Ministre d'Uttar Pradesh, à Lucknow en sont quelques exemples. Delhi n'échappe pas à cette tendance. Au milieu des années 1980, une statue de Mahavira, fondateur du jainisme, haute de quatorze mètres, fut installée sur une éminence à quelques centaines de mètres à l'est du Qutub Minar. Nommé Ahimsa Sthal (« lieu de non-violence »), cet endroit est devenu une sorte de lieu de tourisme pour les Jains. L'effet visuel que la statue provoque sur les environs est, pour le moins, désastreux, car historiquement, elle n'a rien en commun avec les édifices moghols et pré-moghols du parc archéologique avoisinant. Plus récemment, en 2007, le Vishwa Shanti Stupa (« stupa pour la paix dans le monde »), construit sous le patronage de plusieurs personnalités importantes, y compris le Dalai Lama, fut inauguré au Indraprastha Park dans l'est de Delhi. La même année, l'édification d'un monument à la mémoire des policiers morts en service à Chanakyapuri, le quartier des ambassades, fut abandonnée (une fois bâtie une partie du bâtiment pour un prix exorbitant) après que certains organismes civiques eurent signalé que sa construction gâcherait le paysage de la Lutyens Bungalow Zone<sup>149</sup>. Un parc en voie de construction à Noida à la demande de Mayawati, accueillera des statues d'icônes *dalit* tels Bhimrao Ambedkar, Kanshi Ram et Mayawati elle-même, ainsi que des stupas et des statues d'éléphants - symboles électoraux de la Bahujan Samaj Party (BSP) - pour un coût estimé à environ 650 *crores* de roupies. Ni les protestations des résidents des quartiers avoisinants, ni celles des groupes écologistes n'ont pu empêcher sa construction. Un autre phénomène observé au cours des dernières années est celui des demandes - dont certaines émanent de parlementaires - pour transformer des lieux de résidence de personnages politiques en mémoriaux. L'année dernière (2010), à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Ambedkar (6.12.1956), une délégation de députés *dalit* du BJP a présenté un mémorandum au Premier Ministre, lui demandant une allocation budgétaire pour transformer la maison où Ambedkar avait vécu, au 26 Alipur Road, en monument national (à cet effet, une décision avait été annoncée par le gouvernement NDA - National Democratic Alliance - lorsque ce dernier était au pouvoir) sur le modèle de Raj Ghat, lieu de crémation du Mahatma Gandhi. Cette pratique, si elle se généralise, peut avoir des conséquences graves. Non seulement elle se traduira par des dépenses exorbitantes et inutiles, mais elle détournera l'attention et les ressources des citoyens et des autorités de la protection du patrimoine, des sites qui en ont le plus besoin et des projets qui en valent vraiment la peine.

Des mesures positives ont toutefois été prises pour protéger et mettre en valeur le patrimoine de la ville. Une d'entre elles avait pour but de surmonter la pénurie de

fonds pour des activités liées à la sauvegarde de la culture. Il s'agissait de la décision du Ministère de la Culture de créer le National Culture Fund (NCF) en novembre 1996. Cette démarche était destinée à attirer des fonds privés et institutionnels pour la sauvegarde du patrimoine matériel et immatériel du pays. Le projet était ambitieux et on attendait des contributions de plusieurs institutions privées et publiques en Inde et à l'étranger, de fondations, d'individus et même de l'ONU et de ses organismes associés. Afin de permettre une collaboration efficace entre le secteur privé et le secteur public dans le domaine de la culture, la gestion du Fonds fut confiée à un comité exécutif constitué aussi bien de hauts fonctionnaires que de représentants du secteur privé et des ONG. Pour attirer des donateurs, deux sortes d'avantages leur furent proposés. En premier lieu, tout don fait au Fonds ouvrait droit à un abattement fiscal de 100%. En second lieu, les donateurs pouvaient faire leurs dons en faveur du monument de leur choix, ce qui leur laissait la possibilité de faire de la publicité pour eux-mêmes.

La création du NCF entraîna dans un premier temps des réactions mitigées<sup>150</sup>. Dans la seule ville de Delhi, une série de Memorandum of Understanding (MOU) furent signés, aussi bien avec des partenaires privés que publics : avec l'Aga Khan Trust for Culture et l'Oberoi Group of Hotels pour la restauration du mausolée d'Humayun, avec une chaîne d'hôtellerie - l'Apeejay Surendra Park Group of Hotels - pour le maintien de Jantar Mantar, avec l'Indian Oil Corporation and Indian Oil Foundation pour le Qutub Minar, avec la Steel Authority of India (SAIL) pour les jardins Lodi, avec une société commerciale au nom de PEC pour le Wazirpur ka Gumbad à Munirka et avec la Gas Authority of India Ltd. (GAIL) pour le fort de Tughluqabad. Comme nous pouvons le constater, plusieurs des donateurs ont sélectionné des monuments situés à proximité du siège de leur société, dans l'espoir de profiter de la publicité engendrée par leurs donations. Cependant, alors que seul le projet du mausolée de Humayun a été mené à bien, les rapports dans les médias semblent indiquer que les autres projets de partenariat n'ont pas connu le même succès. Des difficultés de coordination entre l'ASI et les sponsors ont empêché l'avancement des travaux sur plusieurs sites. Aux jardins Lodi par exemple, l'ASI a mis un terme au versement des fonds par l'intermédiaire du NCF, car il jugeait que les travaux n'étaient pas réalisés convenablement<sup>151</sup>. L'INTACH (voir infra) a lui aussi menacé de se retirer de la collaboration. Les projets au Jantar Mantar et au Qutub Minar n'ont même pas démarré car l'ASI n'était pas d'accord avec les sponsors sur la façon dont les fonds devaient être utilisés pour ces deux monuments. Cela nous prouve que concevoir un bon projet est une chose mais l'appliquer en est une autre.

Une autre mesure fut la création de la National Mission on Monuments and Antiquities. Créée en 2007, cette mission a pour objectif de mener un projet de documentation sur les monuments historiques, les sites archéologiques et les antiquités dans l'ensemble du pays et de réunir les résultats de cette enquête dans une base de données, afin de faciliter l'élaboration de stratégies de la gestion de patrimoine performantes dans les années à venir. D'une durée de cinq ans, elle devrait, en principe, s'achever en 2012.

Par ailleurs, à l'occasion des Jeux du Commonwealth en 2010, un effort considérable fut fait pour mettre en valeur plusieurs monuments historiques de la ville, dans l'espoir qu'ils attireraient des touristes étrangers. Même si cet événement sportif fut marqué par des cas de corruption et de gaspillage de fonds, et si les touristes tant attendus ne se sont guère manifestés, ces travaux ont permis la restauration de plusieurs sites, dont ceux se trouvant à proximité des stades (voir photo 19).

Un aspect notable des efforts de conservation de ces dernières années a été le rôle des organisations non gouvernementales spécialisées dans ce domaine, tels l'INTACH (Indian National Trust for Art and Cultural Heritage) et la Conservation Society of Delhi fondés en 1984. INTACH œuvre pour sensibiliser davantage les habitants de Delhi à la question du patrimoine de la ville<sup>152</sup>. Il organise des séminaires, des conférences et des visites des lieux historiques locaux. Il travaille depuis plusieurs années avec des agences gouvernementales, telles que la DDA, l'ASI, le State Department of Archeology (SDA) et Delhi Tourism. Il déclare avoir une vision à long terme pour la protection du patrimoine de Delhi et espère faire inscrire la capitale sur la liste des villes classées au patrimoine mondial par l'Unesco. Récemment, il a contribué, par son expertise, à l'établissement de panneaux de signalisation dans toute la ville, afin de permettre une identification et un accès plus facile aux monuments de la ville. Les activités de l'INTACH l'ont souvent amené à se heurter aux agences gouvernementales et privées dont les actes ont mis en péril les édifices historiques. Il n'a pas hésité à entamer des procédures, à plusieurs occasions, souvent avec succès, contre ces agences<sup>153</sup>. Pour l'avenir, l'un de ses projets visionnaires est la mise en place du Delhi Heritage Route Project, visant à créer un réseau de huit parcours reliant presque tous les monuments majeurs et lieux historiques de la ville.

Si toutes ces mesures témoignent d'une sincère volonté de protéger le patrimoine, elles n'en présentent pas moins un certain nombre d'inconvénients. La démarche adoptée par l'INTACH et de semblables organisations reste essentiellement élitiste. Les projets qu'ils lancent s'adressent, la plupart du temps, à la classe éduquée de la société et n'ont rien d'attirant pour les classes les moins favorisées. Or, pour assurer la protection du patrimoine de la ville, la participation de toutes les classes de la société, y compris les plus modestes, est indispensable et ce sont surtout ces dernières qui ont le plus besoin d'être sensibilisées à l'importance de la sauvegarde du patrimoine. Attachons-nous maintenant à un projet qui est, à maints égards, l'une des plus belles réussites de la collaboration entre l'INTACH et les agences gouvernementales mentionnées plus haut : le parc archéologique de Mehrauli, dans le sud de Delhi (voir photo 20). Il s'agit d'un endroit unique, à proximité du Qutub Minar, où se trouvent des monuments historiques tels que les tombes de l'empereur Ghiyas al-Din Balban (r. 1266-87)<sup>154</sup> et du poète soufi Jamali (m.1535)<sup>155</sup>, un extraordinaire puits à niveaux datant de l'époque Lodi, la Rajon ki Bavli, un édifice appelé Metcalf's Folly<sup>156</sup>, ainsi que plusieurs autres monuments (en tout environ 70) de l'époque du Sultanat et des Moghols. Certains de ces monuments

étaient complètement délabrés lorsque l'INTACH et ses partenaires commencèrent leurs travaux de restauration en 1997. Peu à peu, le lieu fut dégagé des structures qui s'y étaient implantées illégalement et une enceinte fut installée tout autour du parc. Une fois encore, quoique l'intention fût noble, il reste encore bien des choses à faire. Le principal souci, c'est que les autorités n'ont pas su, à ce jour, attirer suffisamment de visiteurs, pas même des habitants de la région, sur ce site. On y croise rarement des gens, malgré sa proximité avec un site classé patrimoine mondial de l'humanité. Lors de mes visites à cet endroit, je n'ai jamais constaté la présence d'un panneau portant le nom du parc, ce qui en aurait facilité l'accès pour les visiteurs. Enfin, en n'incluant pas des édifices comme la Gandhak ki Bavli (*gandhak* - soufre, datant du XIII<sup>e</sup> siècle) qui se trouve en dehors de son périmètre, le parc crée une division artificielle entre, d'un côté, des jardins et des monuments entretenus et de l'autre, le quartier de Mehrauli dont nombre de vieux bâtiments demeurent aujourd'hui encore en déshérence.

Ces dernières années, les autorités gouvernementales semblent avoir pris clairement conscience du besoin de mettre au point une législation appropriée, plus conforme au contexte urbain actuel, pour protéger le patrimoine de Delhi. Elles ont adopté des mesures, sans doute moins motivées par le désir de protéger les vestiges que par la nécessité de se doter de l'autorité légale indispensable pour faire face à une éventuelle crise politique ou intercommunautaire liée au patrimoine historique de la ville (comme en témoigne le cas de la Nur Masjid cité plus haut). L'Assemblée législative de la National Capital Territory of Delhi adopta le Delhi Ancient and Historical Monuments and Archaeological Sites and Remains Act le 16 décembre 2004. Cette mesure a vocation à assurer la protection des monuments historiques et à veiller au bon déroulement et à la gestion des fouilles dans les sites archéologiques autre que ceux ayant déjà été déclarés d'importance nationale.

Elle octroie au département d'archéologie du Gouvernement de Delhi l'habilitation à protéger un monument, qui ne le serait pas encore selon les critères de l'Ancient Monuments and Archaeological Sites and Remains Act de 1958. Le gouvernement peut donc récupérer le vestige concerné auprès de ses actuels propriétaires et prendre les mesures nécessaires pour l'entretenir, le restaurer et le protéger contre toutes sortes de dégâts et destructions et infliger des pénalités sévères à ceux qui s'en rendraient coupables. Des mesures ont également été prises par le gouvernement fédéral. Ainsi, le Ancient Monuments and Archaeological Sites and Remains (Amendment and Validation) Act (AMASR) 2010 constitue un progrès par rapport à l'ancien acte de 1958. L'une de ses principales dispositions est la préconisation de l'établissement de la National Monuments Authority (NMA), constitué de cinq membres permanents et cinq membres à mi-temps, tous spécialistes de domaines tels que l'archéologie, l'urbanisation, l'architecture, le droit, la conservation et la gestion du patrimoine. La NMA est chargé d'accomplir de nombreuses tâches, entre autres faire des recommandations pour la hiérarchisation et la classification de monuments et quartiers protégés, nommer les « autorités



Photo 1  
*Agrasen ki bavli* à Connaught Place  
(photo HJ, décembre 2011)

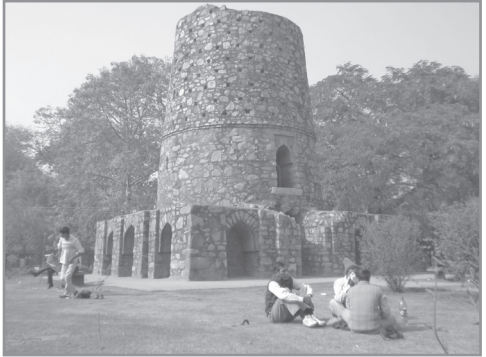


Photo 2  
*Chor Minar* à Hauz Khas  
(photo HJ, décembre 2011)



Photo 3  
*Satpula*, incorrectement identifié dans l'affiche  
(photo HJ, décembre 2010)



Photo 4  
Colonne d'Ashoka et mosquée Jami à Firuzabad  
(photo HJ, décembre 2011)

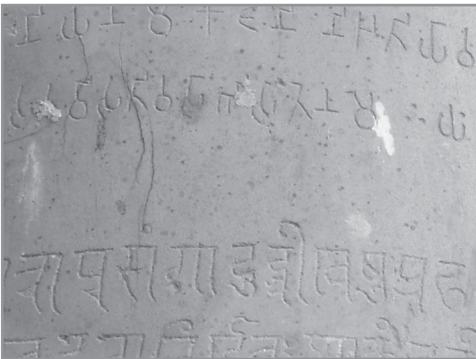


Photo 5  
Inscriptions en écriture brahmi et devnagari sur la colonne d'Ashoka à Firuzabad  
(photo HJ, décembre 2011)



Photo 6  
Prières adressées aux djinns à Firuzabad  
(photo HJ, décembre 2011)





Photo 7  
Ancien puits transformé en poubelle dans la *dargah* de Qutub al-Din Bakhtiyar Kaki  
(photo HJ, décembre 2011)



Photo 8  
Nouvelles constructions dans le fort de Tughluqabad  
(photo HJ, décembre 2010)

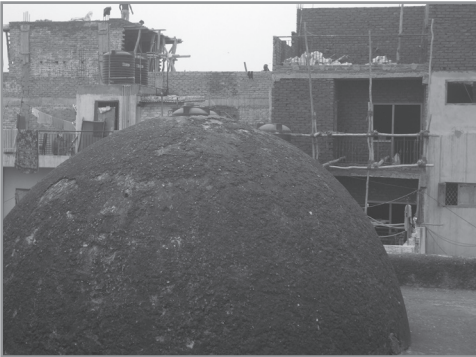


Photo 9  
Des maisons s'agrandissent à côté de la mosquée de Begumpuri  
(photo HJ, décembre 2010)



Photo 10  
Des enfants de familles de squatteurs jouent à la baradari et au jharna près du Hauz-i Shamsi  
(photo HJ, décembre 2011)



Photo 11  
Pavillon à l'intérieur du Hauz-i Shamsi  
(photo HJ, décembre 2011)

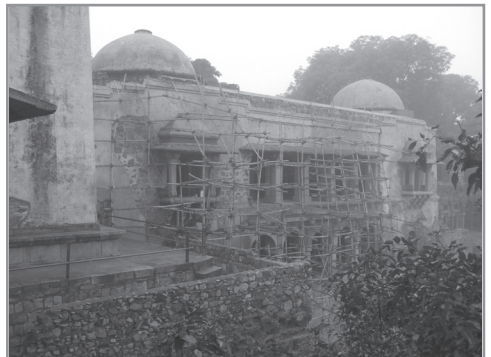


Photo 12  
Restauration de la tombe de Firuzshah Tughluq à Hauz Khas  
(photo HJ, décembre 2010)



Photo 13  
Chaussée démolie pour la construction d'une route à Tughluqabad (photo HJ, décembre 2010)



Photo 14  
Route surélevée construite sur Barahpula (photo HJ, décembre 2011)

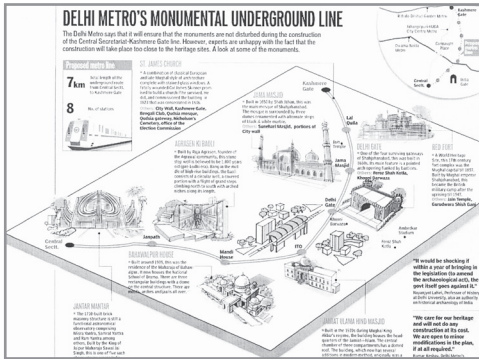


Photo 15  
Les monuments menacés par l'expansion du réseau du métro (TOI)



Photo 16  
Tombe transformée en temple de Shiva à Nizamuddin (photo HJ, décembre 2011)



Photo 17  
Statue équestre de Prithviraj Chauhan à Jahanpanah (photo HJ, décembre 2010)



Photo 18  
Bloc de pierre avec statue de Ganesh au Qutub Minar (photo Dhir Sarangi)





Photo 19  
Restauration du fort d'Adilabad  
(photo HJ, décembre 2010)



Photo 20  
Mosquée et tombe de Jamali dans le parc archéologique  
(photo HJ, décembre 2011)

compétentes » pour la gestion de divers sites et veiller au bon fonctionnement de ces autorités. Ces dernières seront également chargées de la préparation des règlements spécifiques aux divers monuments, en concertation avec l'INTACH et l'ASI, avant leur approbation par la NMA. Selon le nouveau règlement, tout terrain dans la limite de 100 mètres d'un monument - aussi bien horizontalement que verticalement - sera déclaré « *prohibited area* » (espace prohibé) ; au-delà, dans la limite de 300 mètres du site concerné, on parlera de « *regulated area* » (espace réglementé). Ces limites pourront être repoussées si la NMA le juge nécessaire. Aucune autorisation de construction - sollicitée par une entité publique ou privée - ne sera accordée sur le *prohibited area*, à l'exception des travaux d'électricité, de fourniture d'eau, etc. Sur le *regulated area*, l'autorité compétente pourra accorder une autorisation de construction, reconstruction, réparation ou rénovation en fonction de la recommandation de la NMA et après avoir pris en considération les règlements relatifs aux sites. Pour donner plus de poids à ces mesures, les pénalités infligées aux responsables de dégradations sur les monuments ont également été considérablement alourdies.

Bien que les mesures mentionnées ci-dessus constituent un changement d'attitude important à l'égard du patrimoine historique, il reste encore un long chemin à parcourir avant que ce dernier ne soit traité avec la considération qui lui est due. Toute démarche de protection du patrimoine devrait commencer par une campagne de sensibilisation de la population. Tous les habitants de la ville et pas seulement quelques groupes triés sur le volet devraient être initiés aux richesses du patrimoine historique de la ville et à l'importance de sa préservation. Il conviendrait également de continuer à appliquer les mesures destinées à mettre les monuments de la ville en valeur, afin de les rendre plus attractifs pour ses habitants. Il faudrait en outre débarrasser la notion de préservation du patrimoine de son caractère élitiste et la rendre plus ouverte, afin qu'elle touche un vaste public, décidé à fournir des efforts, quels que soient l'âge, l'affiliation religieuse

et le statut économique de ses représentants. Comme l'a signalé l'historienne Nayanjot Lahiri, c'est la prise de conscience des bienfaits de la protection du patrimoine par les gens ordinaires, régulièrement en contact avec les sites historiques, qui contribue souvent le plus efficacement à son entretien<sup>157</sup>. Faute d'éducation, ces mêmes personnes pourraient se laisser tenter par des théories communautaristes et voir dans ce patrimoine des symboles de « l'autre », incarnant violence, oppression et mal, symboles encombrants auxquels ils chercheraient à attribuer une nouvelle - et fausse - identité ou dont ils voudraient tout simplement se débarrasser.

Pour assurer la protection du patrimoine, il est indispensable que cet objectif occupe une place déterminante dans tout projet de développement urbain. Le souci de conservation et les actions qui en découlent doivent éviter de porter préjudice aux citoyens, en particulier ceux résidant à proximité des lieux historiques, ou bien ceux dont les activités quotidiennes en dépendent. Le développement urbain ne se fait pas obligatoirement au détriment du patrimoine et, inversement, les efforts de protection des sites historiques ne doivent pas nécessairement entraver les projets de développement urbain<sup>158</sup>. Il appartiendra à la National Monument Authority de faire en sorte que ces deux objectifs soient, non pas contradictoires, mais complémentaires.

Par ailleurs, il faudrait prendre des mesures concrètes pour s'assurer que toutes les décisions prises dans le cadre des règlements récents évoqués supra sont effectivement appliquées, ce qui n'est pas une tâche facile. Par exemple, selon les estimations du Ministère de la Culture, l'ASI aurait besoin de 10000 personnes de plus pour veiller à la protection des monuments dans l'ensemble du pays et permettre une application efficace de la AMASR. Cela exigerait une dépense annuelle supplémentaire de 400 crore de roupies, soit l'équivalent du budget annuel actuel de l'ASI<sup>159</sup>. Tant que ces postes ne seront pas pourvus, les démarches envisagées dans le cadre de l'acte ne pourront pas être convenablement mises en œuvre.

Enfin, la coordination entre les multiples agences impliquées dans la préservation du patrimoine constitue un problème supplémentaire à résoudre. Il conviendrait, par exemple, qu'elles s'accordent sur la question du statut des monuments historiques de Delhi, stipulant qu'ils sont où non protégés. Comme en témoigne le malheureux cas de la démolition du Lal Mahal évoqué plus haut, le manque de coordination entre ces agences peut mettre les monuments, surtout ceux qui ne sont pas encore protégés, en grave danger.

Espérons que les générations à venir pourront hériter de ces riches témoins de l'histoire de la ville et disposer ainsi d'une meilleure compréhension de leur passé.

*Note de l'auteur* : Je remercie Eric Meyer, Annie Montaut et Véronique Reinold d'avoir accepté de relire ce texte et de m'avoir prodigué leurs conseils avisés. Le soutien d'Hadrien Hainaut en matière informatique m'a été une fois encore précieux.

[haritranjanjoshi@hotmail.com](mailto:haritranjanjoshi@hotmail.com)

## Notes

- 1 • Ainsi que souligne Thomas Roe, ambassadeur anglais à la cour moghole au sujet de Delhi, « L'actuel Moghol (Jahangir) et ses ancêtres, descendants de Tamerlan, ont causé la ruine des anciennes cités (de Delhi), les ont dépeuplées et ont interdit leur reconstruction. J'en ignore la cause, si ce n'est qu'ils veulent effacer toute mémoire de grandeur précédant la leur, comme si leur propre renommée était aussi vieille que le monde », *The Embassy of Sir Thomas Roe to India 1615-19*, edited by William Foster, Munshiram Manoharlal Publishers Pvt. Ltd., 1990 (1926), pp.82-83.
- 2 • Voir J.A. Page, 'An Historical Memoir on the Qutub', *Memoirs of the ASI no.22*, GOI Central Publications Branch, Calcutta, 1926.
- 3 • François Bernier, *Travels in the Mogul Empire, AD 1656-1668*, translated and annotated by Archibald Constable, second edition revised by Vincent Smith, Munshiram Manoharlal Publishers, New Delhi, 1992 (1934), p.241.
- 4 • Ziauddin Barani, *Tarikh-i Firozshahi*, traduction partielle dans E. et D., vol.III, p.124 pour le commencement des travaux par Kaiqubad à Kilukhari et p.136 pour l'achèvement du site et son embellissement par le fondateur de la dynastie Khalaji, Jalauddin Khalaji en 1289 ; voir également AS I p.240.
- 5 • AS I pp.245-246; Carr Stephen (voir note 6), pp.89-90; pour Mubarakabad, voir le *Tarikh-i Mubarakshahi* de Yahya bin Ahmad Sirhindi, traduction partielle dans E. et D., vol. IV, pp.78-79.
- 6 • Shams-i Siraj 'Afif, *Tarikh-i Firozshahi*, traduction partielle dans E. et D., vol. III, p. 303; AS I pp.244-245; Carr Stephen, pp.70-71.
- 7 • Jusqu'en 1958, les écoliers devaient répondre à une question obligatoire sur les monuments de la ville dans le cadre de leur cursus scolaire mais, depuis, ils ne sont plus tenus de le faire. Voir Narayani Gupta, 'Concern, Indifference, Controversy : Reflections on Fifty Years of 'Conservation' in Delhi' dans Véronique Dupont, Emma Tarlo et Denis Vidal (ed.) *Delhi, Urban Space and Human Destinies*, Manohar, 2000, pp.157-171.
- 8 • Selon Narayani Gupta, le manque d'enthousiasme manifesté par l'ASI pour installer ces affiches contribua à l'anonymat des monuments, *ibid.*, p.162.
- 9 • Sir Sayyid Ahmad Khan, *l'Asar as-Sanadid* (1847 et 1854). La plus récente étude sur les deux versions de cet ouvrage est celle de C. M. Naim, Syed Ahmad and His Two Books Called 'Asar-al-Sanadid', *Modern Asian Studies* 45, 3 (2011) pp. 669-708. Alexander Cunningham, considéré comme le père de l'archéologie indienne, publia un rapport détaillé sur les vestiges de la ville dans les volumes I, IV et XX du *Archaeological Survey of India Reports* dans les années 1871, 1874 et 1885. Carr Stephen s'inspira de ces ouvrages pour la rédaction de son *The Archaeology and Monumental Remains of Delhi* (1876, réimpression en 2002 utilisée pour cet article). Un autre ouvrage majeur, en trois volumes et datant du début du XXe siècle, est le *Waqeyaat-e Darulhukumat Delhi* de Basheeruddin Ahmed, (Urdu Academy, Delhi, 2012, première édition 1919). Les sites historiques de la ville ont inspiré de nombreux ouvrages destinés aux visiteurs britanniques, tels ceux de G. Beresford et F. Cooper, *The Handbook for Delhi* (Lahore Chronicle Press, Lahore, 1865), de H. C. Fanshawe, *Delhi Past and Present* (1902), de G. R. Hearn, *The Seven Cities of Delhi* (W.Thacker and Co., Londres, 1906) et de Henry Sharp, *Delhi : its Story and Buildings* (2<sup>ème</sup> ed. Oxford, 1928). Le livre de Percival Spear, *Delhi : Its Monuments and History* (1943, plusieurs réimpressions) faisait autrefois partie du cursus scolaire. L'ouvrage de Y. D. Sharma, *Delhi and its Neighbourhood*, publié par l'ASI à l'occasion du Congrès des Orientalistes de 1964, fournit des commentaires laconiques sur l'ensemble de ces sites. Des extraits tirés d'une vaste gamme d'écrits sur Delhi ont été recueillis par H. K. Kaul dans *Historic Delhi : An Anthology* (O.U.P., 1985). Un excellent ouvrage rassemblant les études de plusieurs spécialistes sur l'évolution de Delhi au cours des années est celui de R. E. Frykenberg ed., *Delhi Through the Ages: Essays in Urban History* (OUP, 1986). L'architecture urbaine et le milieu social de ce qui est aujourd'hui la vieille ville ont fait l'objet de l'étude de Stephen Blake, *Shahjahanabad: The Sovereign City in Mughal India, 1639-1739*, 1993 tandis que Narayani Gupta, dans *Delhi Between Two Empires 1803-1931* (OUP, 1981), a étudié les transformations apportées au paysage urbain à l'aube du règne britannique. Ces dernières années, les monuments de Delhi, les mythes associés à eux et leur place dans la vie quotidienne des habitants ont fait l'objet de plusieurs ouvrages, dont certains rédigés par des expatriés étrangers installés dans la ville, tels *City of Djinn*, *A Year in Delhi* de William Dalrymple (Penguin, 1993), *Delhi A Thousand Years of Building* (Roli Books, 2005) de Lucy Peck et *Delhi: Adventures in a Megacity* (Penguin, 2009) du journaliste Sam Miller. R.V. Smith, qui a, pendant plusieurs années, rédigé des articles pour le journal *The Hindu*, consacrés aux coins cachés de Delhi, dévoile cette face méconnue de la ville dans *The Delhi that no one knows* (Orient Blackswan, 2005). L'importance de protéger le patrimoine est soulignée dans l'ouvrage de Ratish Nanda and Narayani Gupta, *Delhi, The Built Heritage* (2 volumes, Intach, 1999).
- 10 • AS I p.310.
- 11 • *Ibid.*, p.307; Carr Stephen, p.120.
- 12 • Y.D. Sharma, *Delhi and its Neighbourhood*, ASI, New Delhi, 1990, p.113.
- 13 • AS I p.321 et p.327; Carr Stephen, p.154, p.158 et p.159.
- 14 • Sharma, *Delhi and its Neighbourhood*, p.95.
- 15 • AS I p.293; Carr Stephen, p.58.
- 16 • AS I p.309; Carr Stephen, p.119.
- 17 • AS I p.311; Carr Stephen, p.67-69. Pour sa note biographique, voir le *Maathir-ul-umara*, dictionnaire bibliographique de la noblesse moghole, composé au XVIIIe siècle par Shah Nawaz Khan et Abdul Hayy, traduit par H. Beveridge, vol.I, p.319 (texte persan vol.I p.675).
- 18 • Carr Stephen, p.39.
- 19 • AS I p.298; Carr Stephen, p.86.
- 20 • AS I p.306.
- 21 • *Ibid.*, p.301; Carr Stephen, pp.95-96.
- 22 • Sharma, *Delhi and its Neighbourhood*, p.104.
- 23 • AS I p.295; Carr Stephen, p.70.
- 24 • *Ibid.*, p.109.
- 25 • *Ibid.*, p.85.
- 26 • AS I p.300; Carr S p.78.
- 27 • *Ibid.*, p.9.

- 28 • Ainsi, dans l'incapacité d'obtenir des renseignements satisfaisants sur l'identité des tombes se trouvant sur la plateforme du mausolée de Humayun, Carr Stephen s'exclame avec exaspération : « J'ai essayé d'identifier ces tombes, en vain, car les autorités dans ce domaine, les *khadims* du sanctuaire de Nizamuddin, qui d'habitude servent de guides, ne sont absolument pas fiables », *ibid*, p.118.
- 29 • AS I p.289; Carr Stephen, p.44.
- 30 • AS I pp.290-291.
- 31 • Simon Digby, 'The Tomb of Buhlül Lōdī', *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, Vol. 38, No. 3 (1975), pp. 550-561.
- 32 • Ziauddin Barni, *Tarikh-i Firozshahi*, traduction partielle dans E. et D., vol.III, p.208.
- 33 • *The Travels of Ibn Battuta, A.D. 1325-1354*, translated with revisions and notes from the Arabic text edited by C. Defrémery and B. R. Sanguinetti by H. A. R. Gibb, vol. III, Cambridge, 1971, p. 632.
- 34 • *Tabakat-i Nasiri, A General History of the Muhammadan Dynasties of Asia including Hindustan from A.H. 194 (810 A.D.) to A.H. 658 (1260 A.D.) and the Irruption of the Infidel Mughals into Islam*, Translated from Original Persian Manuscripts by Major H. G. Raverty, (réimpression, Low Price Publications, 2010), vol. I, p.648.
- 35 • Sharma, *Delhi and its Neighbourhood*, p.20.
- 36 • *Tabakat-i Nasiri*, vol.1, pp.637-638; « (Raziya) possédait toutes les admirables qualités attendues d'un souverain; pourtant, puisque le destin n'avait pas voulu qu'elle comptât parmi les hommes, quel avantage pouvait-elle tirer de tous ces excellents traits ? »
- 37 • Deux films en hindi ont été consacrés à sa vie : le premier, moins connu intitulé Razia Sultana et réalisé par Devendra Goel en 1961 et le deuxième, un film à grand budget, lui aussi intitulé Razia Sultan, réalisé par Kamal Amrohi en 1983, dans lequel figuraient quelques unes des grandes vedettes de l'époque. Sa vie fut également le sujet d'une bande dessinée dans la série Amar Chitra Katha intitulée *Sultana Razia - The Able Ruler*. Un livre romancé, *Razia - Queen of India*, écrit par Rafiq Zarkaria en 1960, fut également consacré à ce sujet. Pour une brève synthèse de sa vie, voir l'article de Sunil Kumar 'Sultana, Raziya' dans l'*Encyclopaedia of Women in World History*, Oxford University Press, New York, 2007, pp.585-586 et celui de Peter Jackson, 'Radiyya bint Iltutmish' dans Gavin Hambly (ed.), *Women in the Medieval Islamic World*, The New Middle Ages vol.6, St.Martin's Press, New York, 1998, pp.181-197.
- 38 • AS I p.245, p.295; Sharma, *Delhi and its Neighbourhood*, pp.96-97 et pp.135-136.
- 39 • AS I p.293; Carr Stephen, p.58-59. Selon une autre source datant de la même époque (milieu du XIXe siècle), il s'agit d'un pavillon de chasse, Cooper, *The Handbook for Delhi*, p.97.
- 40 • C'est-à-dire Dilli-i Kuhna et Siri, voir AS I pp.243-244
- 41 • AS I p.293.
- 42 • Frederick Cooper, *The Handbook for Delhi*, p.98.
- 43 • Carr Stephen, pp.165-166.
- 44 • AS I p.278. Selon cette version, seuls ceux qui parviennent à joindre les mains sont des enfants légitimes, ceux qui échouent ne le sont pas !
- 45 • Article dans le TOI du 24.04.09 ; pour les qualités sacrées de son eau et l'ambiance qui y régnait les jours de fête, voir AS I p.291 ; pour la *dargah*, *ibid*. I pp.292-293.
- 46 • Le refus de Nizam al-Din de venir lui rendre hommage aurait exaspéré Ghiyas al-Din. Ce dernier aurait demandé à tous les ouvriers de la ville de venir travailler sur le site où il était en train de construire sa nouvelle capitale (Tughluqabad), ce qui ne les aurait pas empêchés de travailler la nuit à la construction de la *bavli* que le maître soufi était en train d'entreprendre en même temps. Excédé, l'empereur aurait coupé la fourniture d'huile pour empêcher ces travaux nocturnes, mais les ouvriers auraient allumé leurs lampes avec l'eau de la *bavli*. Nizam al-Din aurait ensuite déclaré que la nouvelle capitale serait soit laissée à l'abandon, soit habitée par la communauté malfamée de Gujar (« *ya rahe ujar, ya base gujar* »), prédiction qui s'est révélée exacte. Dans ce contexte, on attribuera même la relative rudesse des constructions à Tughluqabad à la malédiction de Nizam al-Din. De son côté, Ghiyas al-Din aurait envisagé de prendre des mesures contre Nizam al-Din à son retour à Delhi après une campagne militaire. Le maître soufi, loin d'être perturbé, se contenta de dire « *hanuz dilli dur ast - Delhi est encore loin* ». L'empereur mourra dans un accident avant d'atteindre la ville.
- 47 • L'ensemble de cet enclos à proximité de sa tombe était considéré comme un espace sacré et plusieurs personnes, des empereurs comme des individus d'humble extraction, y furent enterrées au cours des siècles suivants ; voir le chapitre intitulé 'Tomb of Nizamuddin' dans Monica Juneja (ed.) *Architecture in Medieval India, Forms, Contexts, Histories*, Permanent Black, 2001, pp. 232-238, un extrait de la fameuse 'Zafar Hasan list'.
- 48 • Carr Stephen, p.59.
- 49 • *Futuh-at-i Firozshahi*, traduction dans E. et D., vol. III, p.383.
- 50 • Topra, aujourd'hui le petit village de Topra Kalan dans le Yamuna Nagar district de Haryana se trouve à un peu moins de 200 kilomètres au nord de Delhi. La ville de Meerut, quant à elle, se situe dans l'Uttar Pradesh, à environ 60 kilomètres au nord-est de la capitale.
- 51 • Shams-i Siraj 'Afif, *Tarikh-i Firozshahi*, traduction partielle dans E. et D., vol. III, pp.350-353.
- 52 • Khuda Bakhsh Library, Bankipur, folios.185-186, 188, 190, 192-195, 198-201 (Ms. mis en ligne sur le site de la bibliothèque).
- 53 • Selon un article paru dans le HT du 11.5.11, les habitants de Topra veulent que la colonne leur soit rendue ! Le *gram panchayat* du village a récemment adopté une résolution à cet effet et compte créer un parc où la colonne devrait être de nouveau installée. Une « ONG religieuse » soutiendrait cette demande.
- 54 • E. et D., vol.III, p.350.
- 55 • Carr Stephen, p.76.
- 56 • E. et D., vol.III, p.352.
- 57 • *Ibid.*, p.353. Cependant, la colonne n'est mentionnée ni par le chroniqueur officiel du règne de Tamerlan, Sharafuddin Yezdi, lorsqu'il évoque la visite de Tamerlan à Firuzabad dans son *Zafarnama* (« livre de la victoire », traduction partielle dans E. et D., vol.III, p.505) ni dans le récit du passage de Tamerlan à Firuzabad dans sa supposée autobiographie, le *Malfuzat-i Timuri* (traduction partielle dans E. et D., vol.III, pp.448-449).
- 58 • *Commentary of Father Monserrate*, edited by S.N.Banerjee and John S. Hoyland, Asian Publishers, Jalandhar, 1993

(1922), p.97.

- 59 • *Early Travels in India 1583-1619*, edited by William Foster, Oriental Books Reprint Corporation, Delhi, 1985 (1921), p.157.
- 60 • *Ibid.*, p.248.
- 61 • *The Embassy of Sir Thomas Roe to India 1615-19*, *op.cit.*, p.82. La même opinion est exprimée par le Flamand De Laet, voir *The Empire of the Great Moghol, De Laet's Description of India and Fragment of Indian History*, Translated by J. S. Hoyland and Annotated by S. N. Banerjee, Oriental Books Reprint Corporation, New Delhi, 1974 (1928), pp.48-49.
- 62 • Pour ce qui est sans doute la première photo de la colonne et des vestiges avoisinants, prise par Samuel Bourne en 1860 et faisant partie de son album intitulé *Photographs of Indian and Overland Route*, voir British Library Shelfmark Photo 394 (45), Item no. 39445.
- 63 • Bishop R. Heber, *Journey through the Upper Provinces of India (1824-25)*, 2<sup>ème</sup> éd., 1828, vol.II, p.291. Pour une description plus succincte destinée aux visiteurs britanniques se rendant à Delhi, voir Hearn, p.66.
- 64 • Pour une étude de l'ensemble des colonnes érigées par Firuz Shah, voir William Jeffery McKibben, 'The Monumental Pillars of Firuz Shah Tughluq', *Ars Orientalis*, vol.24 (1994), pp.105-118.
- 65 • Anthony Welch, 'Architectural Patronage and the Past, the Tughluq Sultans of India', *Muqarnas*, vol.10, *Essays in Honor of Oleg Grabar*, 1993.
- 66 • Anthony Welch, 'A Medieval Center of Learning in India: The Hauz Khas Madrasa in Delhi', *Muqarnas*, vol. 13, 1996, pp. 165-190.
- 67 • Finbarr B. Flood, 'Pillars, Palimpsests and Princely Practices, Translating the past in sultanate Delhi', *Journal of Anthropology and Aesthetics*, 43, 2003, pp. 105-106.
- 68 • *Ibid.*, p.108.
- 69 • Etres corporels formés d'une vapeur ou d'une flamme sans fumée, doués d'intelligence, imperceptibles à nos sens, ils peuvent apparaître sous différentes formes et sont capables d'accomplir de pénibles travaux (*El « djinn »*).
- 70 • Anand Vivek Taneja, 'Letters Copied to the Lord of the Jinns: the Texts and Contexts of Contemporary Religious Practice in a 'Medieval' Space' (ébauche d'un article en cours de préparation mis en ligne). Voir également, William Dalrymple, *City of Djinn, A Year in Delhi*, Penguin Books India, 2004 (1993), p.7 et p.9.
- 71 • Voir par exemple, Carl Ernst, 'Admiring the Work of the Ancients : The Ellora Temples as Viewed by Indo-Muslim Authors' dans *Beyond Turk and Hindu, Rethinking Religious Identities in Islamicate South Asia*, ed. David Gilmartin and Bruce B. Lawrence, India Research Press, New Delhi, 2002, pp.98-120.
- 72 • Taneja, Letters..., *op.cit.*
- 73 • J.A. Page, *List of Mohammedan and Hindu Monuments, Delhi Province*, 4 vols., Calcutta, Government of India Press, 1916-22, connu comme la « Zafar Hasan List ». L'ouvrage fut réimprimé il y a quelques années avec un titre malheureusement modifié - *Monuments of Delhi: Lasting Splendour of the Great Mughals and Others*, Aryan Books International, Delhi, 1997.
- 74 • Anthony Welch, 'A Medieval Center of Learning in India: The Hauz Khas Madrasa' in *Delhi, op.cit.*, p. 167; Narayani Gupta, Concern, Indifference, Controversy, *op.cit.*, p.164. Ont été perdus non seulement des vestiges mineurs, mais aussi certains lieux historiques importants, tel le Lal Mahal (« palais rouge »), identifié au Kushk-i Lal, un édifice datant du XIII<sup>e</sup> siècle et censé avoir été construit par l'empereur Balban dans le quartier de Nizamuddin (voir AS I pp.239-240). Ibn Battuta y aurait vécu lors de son séjour à Delhi. Sa démolition partielle en 2008 fut largement rapportée dans les journaux.
- 75 • Voir également le rapport dans le TOI datant du 09.06.08 sur une tombe, probablement de l'époque Lodi, utilisée aujourd'hui comme une poubelle.
- 76 • AS I p.237.
- 77 • *Ibid.*, p.298; Carr Stephen, p.87 et Frederick Cooper, *The Handbook for Delhi*, p.93.
- 78 • AS I p.305.
- 79 • Mehrdad Shokoohy and Natalie Shokoohy, 'Tughluqabad, the Earliest Surviving Town of the Delhi Sultanate', *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, Vol. 57, No. 3, 1994, p. 517. Pour une description des conditions de vie à l'intérieur de la forteresse au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, voir Cooper, *The Handbook for Delhi*, p.93.
- 80 • Voir l'article de Sam Miller intitulé 'Sorrrows of the House of Audh' dans *Le Monde Diplomatique* (édition anglaise) d'août 2009 ainsi que celui, qui compte davantage de détails historiques, de R.V.Smith dans *le Hindu* du 20.06.05.
- 81 • I.E. du 06.03.11.
- 82 • Narayani Gupta, Concern, Indifference, Controversy, *op.cit.*, p.163.
- 83 • Voir par exemple Karoki Lewis et Charles Lewis, *Delhi's Historic Villages*, Ravi Dayal Publishers, New Delhi, 1997. Les six villages traités dans cet ouvrage sont les suivants - Hauz Khas, Masjid Moth, Shahpur Jat, Begumpur, Khirki et Chiragh Dilli.
- 84 • AS I p.297. Sayyid Ahmad le décrivait comme un « vilain » (*bhaddi*) édifice.
- 85 • H. C. Fanshawe, *Delhi Past and Present*, London, 1902, p.251.
- 86 • AS I p.288.
- 87 • Carr Stephen, p.39.
- 88 • Amir Khusrau, *Khazain-al Futuh*, traduction partielle dans E. et D., vol.III, p.70.
- 89 • Carr Stephen, p.39.
- 90 • *Futuh-at-i Firuz Shahi*, Edited with Introduction, Translation and Notes by Azara Alavi, Idarrah-I Adabiyat-I Delli, 1996, p. 29, texte persan non-numéroté.
- 91 • *The Travels of Ibn Battuta* (Gibb), *op. cit.*, vol. III, p. 624.
- 92 • E.I., « djinn ».
- 93 • Isami, *Futuh us salatin*, ed. A.S.Usha, University of Madras, 1948, p.115-116. Je dois cette référence à Finbarr B. Flood, *Objects of Translation, Material Culture and Medieval "Hindu-Muslim" Encounter*, Princeton University Press, 2009, p. 246.
- 94 • Carr Stephen, p. 99.
- 95 • *Morals for the Heart, Conversations of Shaykh Nizam ad-din Awtiya recorded by Amir Hasan Sijzi*, Translated and Annotated by Bruce B. Lawrence, Paulist Press, New York, 1992, p.218 (récit de l'entretien du 28 mai 1314).
- 96 • Carr Stephen, p. 39.
- 97 • AS I p.312.
- 98 • *Ibid.*, p.318.



- 99 • Article de Ravleen Kaur dans l'I.E. du 10.05.2006.
- 100 • Mes commentaires sur ce réservoir et son sort sont entièrement inspirés des recherches de Sunil Kumar. Voir 'A Medieval Reservoir and Modern Urban Planning: Local Society and the Hauz-i Rani' dans *The Present in Delhi's Past*, Three Essays, 2002, pp.62-94.
- 101 • *Morals for the Heart*, op.cit., p.244 (récit de l'entretien du 26 novembre 1315).
- 102 • AS I pp.321-322.
- 103 • Il s'agit de l'un des cinq observatoires construits par Jai Singh, les autres étant à Jaipur, Ujjain, Mathura et Bénarès.
- 104 • *Futuhat-i Firuz Shahi*, op.cit., p.29.
- 105 • Ibn Battuta, op.cit., p.625.
- 106 • Sharafuddin Yezdi, *Zafarnama*, traduction partielle dans E. et D., vol.III, p.501.
- 107 • Carr Stephen, p.48; voir aussi AS I p.290.
- 108 • TOI du 10.02.11, article de Richi Verma et Rumu Banerjee, 'Metro Plan rubs Unesco up the wrong way (sic)'.
- 109 • HT du 07.02.11, article de Nivedita Khandekar et Subhendu Roy 'The monument or metro muddle'.
- 110 • TOI du 11.02.11, article de Richi Verma et Rumu Banerjee 'ASI Threatens to Inform Unesco if Line is Built Within 100 m of Protected Sites'.
- 111 • AS I pp.281-281; Carr Stephen, p.14-15; voir également Percival Spear, *Delhi: A Historical Sketch*, dans *The Delhi Omnibus*, OUP, Delhi, 2004 (2002), pp.4-6.
- 112 • Carr Stephen, p.156.
- 113 • AS I pp.328-329; Carr Stephen p.16.
- 114 • AS I pp.330-331; Carr Stephen, pp.17-18.
- 115 • Catherine Asher, 'Mapping Hindu-Muslim Identities through the Architecture of Shahjahanabad and Jaipur', dans *Beyond Turk and Hindu, Rethinking Religious Identities in Islamicate South Asia*, ed. David Gilmartin and Bruce B. Lawrence, op.cit., p.129.
- 116 • *Ibid.*, p.121-148.
- 117 • Carr Stephen, p.16; AS I pp.328-329; voir également, Frederick Cooper, *The Handbook for Delhi*, Lahore Chronicle Press, Lahore, 1865, pp.98-99.
- 118 • Carr Stephen, pp.17-18.
- 119 • Rose, Ibbetson and Maclagan, *Glossary of the Tribes and Castes of the Punjab and North West Frontier Province*, (réimpression) Asian Educational Services, New Delhi, 1996, p.323.
- 120 • Voir le site web du temple: yogmayamandirsociety.org
- 121 • Sunil Kumar, *The Present in Delhi's Past*, Three Essays, préface à la deuxième édition (2008).
- 122 • Pour une description des supposées circonstances qui amenèrent ce roi hindou à construire le minaret pour sa fille, voir Hearn, p.91.
- 123 • AS I pp.284-285. Pour une synthèse de ce fameux débat entre les officiers de l'ASI dans la seconde moitié du XIXe siècle, voir 'The Origins of the Qutub Mosque and the Qutub Minar, A nineteenth-century controversy', debate between Alexander Cunningham and J.D.Beglar dans Finbarr Barry Flood (ed.), *Piety and Politics in the Early Indian Mosque*, OUP, New Delhi, 2008, pp.97-119. Pour la façon dont le minaret et la mosquée furent perçus au fil des ans par l'opinion publique, voir Sunil Kumar, 'Qutb and Modern Memory' dans Suvir Kaul (ed.), *Partitions of Memory*, Permanent Black, Delhi, 2001, pp.140-182.
- 124 • Sunil Kumar, *The Present in Delhi's Past*, préface à la deuxième édition (2008).
- 125 • AS I pp.325-326; Carr Stephen, p.4.
- 126 • *Ibid.* p.5; AS I p.302. Sayyid Ahmad signale la présence de statues cassées sur les briques employées pour la construction de l'édifice.
- 127 • AS I p.303; pour la traduction de ces inscriptions, voir Carr Stephen, p.5.
- 128 • William Dalrymple, *City of Djinns*, op.cit., pp.335-339.
- 129 • Anand Vivek Taneja, 'Puratatv ka mithak va mithak ka puratatva', *Purana Qila, Deevan-e Sarai 02, Shehernama*, Delhi, 2005, pp. 307-320.
- 130 • Sunil Kumar, *The Present in Delhi's Past*, préface à la deuxième édition (2008).
- 131 • Au XIXe siècle, les Hindous de la région identifiaient, non sans une certaine fierté, les tombes se trouvant dans les environs de Katwaria Sarai, quelques kilomètres à peine au nord du Qutub, comme étant celles des soldats de l'armée ghuride qui auraient perdu la vie lors d'une confrontation particulièrement sanglante avec les forces de Prithviraj (Cooper, *The Handbook for Delhi*, p.88). Selon une légende de l'époque, la chute de Prithviraj aurait été précipitée après qu'il eût persécuté Qutub al-Din Bakhtiyar Kaki, conduisant le maître soufi à le maudire (*ibid.*, p.89).
- 132 • Kunti était la mère des Pandavas dans le *Mahabharata*.
- 133 • Taneja, Puratatv ka mithak..., op.cit., p.316.
- 134 • AS I pp.303-304.
- 135 • Taneja, Puratatv ka mithak..., p.317.
- 136 • *The Hindu* du 22.01.03.
- 137 • Voir Richard Eaton, 'Temple Desecration and Indo-Muslim States' dans David Gilmartin and Bruce B.Lawrence (ed.) *Beyond Turk and Hindu*, op.cit., pp. 246-281.
- 138 • Je me base sur l'article de Sunil Kumar, 'Making Sacred History or Everyone his/her own Historian: The Pasts of the Village of Saidlajab', *The Present in Delhi's Past*, op.cit., pp.95-118.
- 139 • Pour une récente étude soulignant le rôle joué par les fidèles musulmans dans l'évolution des destins de deux *dargahs* - très différentes l'une de l'autre - de la ville durant les deux dernières décennies, voir Sunil Kumar, 'The Pir's Barkat and the Servitor's Ardour', dans Mala Dalal (ed.), *Celebrating Delhi*, Penguin Books India - Viking, 2010, pp.47-75. N'ayant eu accès à cet article qu'assez tardivement, je n'ai pas pu commenter les opinions qui y sont exprimées pour le présent travail.
- 140 • Voir son site web: [www.delhiwakfboard.org](http://www.delhiwakfboard.org)
- 141 • IE du 31.07.09, article intitulé 'People try to forcibly enter ASI-protected mosque for Friday prayers'.
- 142 • HT du 19.01.11, article de Nivedita Khandekar 'Unauthorised prayers at many heritage monuments in Delhi'.

- 143 • Le monument se voit accorder dans ce cas le statut de « *living monument* ».
- 144 • IE du 13.01.11, article intitulé 'DDA razes 'illegal' masjid, Jangpura erupts'.
- 145 • TOI du 16.01.11, article intitulé 'Mulayam attacks Cong for mosque demolition'.
- 146 • Voir forums sur Internet.
- 147 • Voir le site web consacré à ce festival - [www.phoolwaalonkisair.com](http://www.phoolwaalonkisair.com)
- 148 • Les personnes en question étaient Bahadur Shah I (r.1707-12), Shah Alam II (r.1759-1806) et Akbar II (r.1806-37). Un espace vide indique le lieu où devait être enterré le dernier Moghol Bahadur Shah II (r.1837-57), mais qui est resté inutilisé en raison de la déportation de ce dernier à Rangoon, où il est mort.
- 149 • Espace d'environ 2800 hectares dans le centre de la ville jouissant d'un statut protégé où se trouvent les bâtiments de l'époque coloniale. Construits dans un style hybride qui représente une synthèse entre les notions européennes et indiennes d'architecture, ils font office aujourd'hui de logements pour les députés et les hauts fonctionnaires, ainsi que de bureaux d'administration.
- 150 • Article de Nirmala George dans le IE du 09.11.1997 intitulé 'Industry ignores Cultural Fund'.
- 151 • TOI du 18.04.11, article intitulé 'ASI-Intach row hits Lodhi Garden structures' facelift'.
- 152 • Voir son site web [www.intach.org](http://www.intach.org)
- 153 • Voir le site web de l'INTACH pour une liste de ces procès.
- 154 • AS I p.290.
- 155 • *Ibid.*, p.302.
- 156 • *Ibid.*, p.332; Sayad Ahmad emploie le nom Kothi Dilkusha pour l'édifice.
- 157 • Voir son article intitulé 'All Future No Past' daté du 07.08.10 sur [www.timescrest.com](http://www.timescrest.com)
- 158 • Pour ce fameux débat opposant « conservation » et « développement », voir Narayani Gupta, 'Concern, Indifference, Controversy' dans *Delhi, Urban Space and Human Destinies, op.cit.*, pp.160-161.
- 159 • Article de Kaveree Bamzai intitulé 'Best Laid Plans' dans le India Today daté du 09.04.10.

**Abréviations :**

Ouvrages historiques

AS • *Asar us Sanadid*, édité par Khaliq Anjum en 3 volumes, National Council for Promotion of Urdu Language, New Delhi, 2003 (1847).

E. et D. • *The History of India as Told by its own Historians* en 8 volumes (ed.) H.M. Elliot et John Dowson, Low Price Publications, Delhi, 2001 (1867-77).

E.I. • *Encyclopédie de l'Islam*

Journaux

HT • *Hindustan Times*

IE • *Indian Express*

TOI • *Times of India*

Organisations gouvernementales et non-gouvernementales

ASI • Archaeological Survey of India

DDA • Delhi Development Authority

DMRC • Delhi Metro Rail Corporation

GAIL • Gas Authority of India Limited

INTACH • Indian National Trust for Art and Cultural Heritage

NCF • National Culture Fund

NMA • National Monument Authority

RWA • Residents Welfare Association

SAIL • Steel Authority of India Ltd.

SDA • State Department of Archaeology

Partis ou regroupements politiques

BJP • Bhartiya Janata Party

BSP • Bahujan Samaj Party

MLA • Member of Legislative Assembly

NDA • National Democratic Alliance

VHP • Vishwa Hindu Parishad

Actes et règlements administratifs

AMASR • Ancient Monuments and Archaeological Sites and Remains Act

MOU • Memorandum of Understanding

PIL • Public Interest Litigation

RT • Right To Information